



Mehmet Yıldırım, un ami d'aujourd'hui la Turquie
> P. 10



Mémoire hexagonale
> P. 12

Fazilet Kendirci

MIU MIU

Vous l'avez peut-être vu dans certains films ou jeux. Afin de préparer un sort maléfique, des produits détestés tels que le laurier, la pomme de pin, les plantes toxiques, le goudron, les cuisses de grenouilles ou les insectes sont utilisés dans le chaudron magique.

Meliha Serbes > P. 5



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Aujourd'hui la Turquie au Palais de Belgique

> P. 6

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 193, Avril 2021

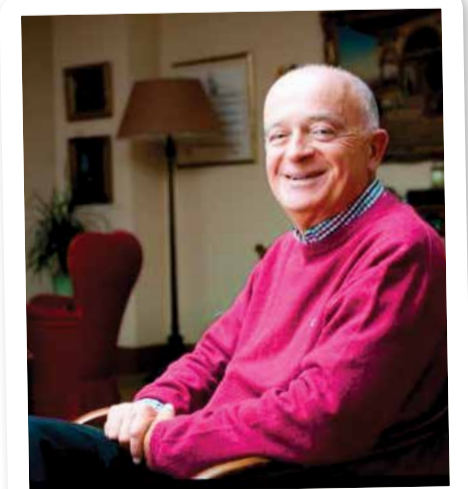
Selim Kunalp : « À voir les hommages qui lui ont été rendus, ces jeunes de tous âges ne l'ont pas oublié »

J'ai connu le cher frère Raymond, ou Pierre Caporal de son nom de naissance, quand mes parents m'ont inscrit comme interne en classe de neuvième à Saint-Joseph, à Kadıköy.

Ce qui le distinguait des autres frères, c'était son jeune âge. Alors que les autres étaient d'une génération où ils avaient pu enseigner aux pères, voire aux grands-pères de mes condisciples, lui avait à peine trente-cinq ans.

Issu d'une famille levantine établie à Izmir depuis l'époque de la Révolution française, il avait renoncé à la vie familiale pour se consacrer à l'éducation de nombreuses générations de jeunes. À voir les hommages qui lui ont été rendus, ces jeunes de tous âges ne l'ont pas oublié.

Durant les années que j'ai passées à Saint-Joseph, il y était frère inspecteur. Il menait l'établissement d'une main de fer. Mais la discipline qu'il nous a inculquée — surtout à nous autres internes — m'a beaucoup servi dans ma vie professionnelle. C'était l'époque où, en rentrant en classe, il fallait se mettre en file indienne et suivre une ligne de carreaux sur le sol qui s'est usée avec le passage des générations successives d'élèves. De même pour les marches des escaliers qui portent des traces semblables. On ne pouvait sortir de l'établissement sous aucun prétexte, même après la fin des cours.



> P. 10

La confiserie Hacı Bekir à Kadıköy se refait une beauté



Le marché à ciel ouvert de Kadıköy, sur la rive asiatique d'Istanbul, est un lieu historique réputé pour ses multiples commerces, son marché aux poissons, son architecture, ses églises et ses enseignes emblématiques. Parmi ces dernières, on compte la légendaire confiserie Hacı Bekir, l'une des plus anciennes marques de Turquie puisque cette entreprise familiale a été fondée en 1777.

J'ai découvert ce magasin au début des années 2000. À l'époque, je passais mes vacances à Istanbul et je m'y rendais pour acheter des loukoums avant de rentrer en France. En poussant la porte en bois de ce magasin qui avait une très belle vitrine, on découvrait alors un intérieur en forme de T avec d'un côté le comptoir des loukoums et des bonbons, et de l'autre le présentoir à pâtisseries. Au fond de la boutique se trouvait un petit salon de thé composé d'une dizaine de tables destinées aux habitués qui constituaient eux-mêmes la majorité de la clientèle. D'un âge relativement avancé, cette clientèle ne manquait pas, après leurs courses, de venir y prendre un thé ou un café turc, le tout accompagné de petites douceurs de l'enseigne. Sur les murs blancs du magasin, on pouvait voir quelques certificats encadrés attestant de la participation d'Hacı



Bekir aux foires et aux expositions internationales. Avec le lancement d'Aujourd'hui la Turquie, Hacı Bekir est rapidement devenu notre lieu de rendez-vous pour mener des interviews, mais aussi pour tenir les réunions de la rédaction à Kadıköy. En revanche, c'est dans la succursale de Beyoğlu que nous avons interviewé pour la première fois les descendants d'Hacı Bekir, à savoir M. Doğan Şahin (quatrième génération) et sa fille, Mme Emine Hande Celâlyan. Quelques années plus tard, j'ai été invitée dans la maison d'été de la famille sur l'île de Büyükkada. Trois générations de descendants d'Hacı Bekir — M. Doğan Şahin, sa fille et sa petite-fille Leyla Celâlyan — y étaient réunies. Je me souviens encore de l'ambiance chaleureuse et du formidable accueil qu'ils m'avaient réservé.

> P. 7

En l'honneur de cet homme remarquable que fut le frère Raymond, Aujourd'hui la Turquie a entrepris de publier un supplément que vous découvrirez dans les pages de ce nouveau numéro de notre mensuel.



Retour sur...

L'administration Biden et l'Arabie saoudite : la fin des privilèges, Luca Lefevre, P. 3

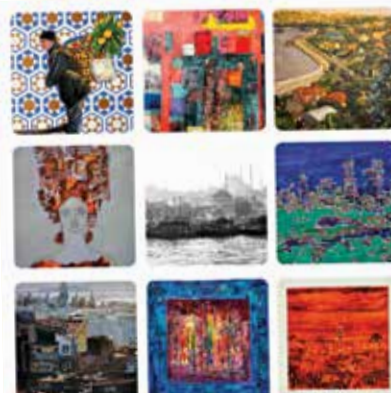
Quatre ans après, le retour du clivage gauche-droite ?, Ryan Tfaïly, P. 4

La Convention d'Istanbul et notre interminable cauchemar, Ceylin Özcan, P. 5

Le Festival du film d'Istanbul célèbre ses 40 ans ! > P. 12



Exposition : Printemps des Artistes 2021 > P. 12





Dr. Olivier Buirette

Cela fait donc un peu plus de 13 ans que le Kosovo, ex-province autonome de la Serbie, peuplée à majorité d'Albanais, a déclaré son indépendance le 17 février 2008.

Ce fut l'un des derniers épisodes de la guerre de dissolution de la Yougoslavie qui devait s'achever par une intervention de l'OTAN pour protéger le Kosovo contre la répression militaire de la Serbie de Milošević entre 1998 et 1999 ; l'ultime épisode étant la séparation — pacifique — entre le Monténégro et la Serbie le 3 juin 2006, date de l'indépendance proclamée à Podgorica.

Depuis l'automne 2020, le Kosovo se retrouve fragilisé puisque celui qui fut le chef de l'armée de libération du pays (l'UCK) lors de la guerre d'indépendance, Hashim Thaçi, est sous le coup de mises en accusation pour crime de guerre et crime contre l'humanité par le Tribunal spécial de La Haye (KSC). Celui-ci a donc dû démissionner de son mandat de chef de l'État pour se rendre à La Haye et être mis en accusation puis en détention provisoire. Même si celui-ci a plaidé non coupable, voici une figure emblématique du pays qui laisse derrière lui un vide certain.

Ainsi, mi-février 2021, Albin Kurti, chef du parti « autodétermination » et partisan d'une ligne politique dure envers le

Kosovo : changements politiques en vue ?

voisin serbe, a remporté largement les élections législatives avec plus de 50 % des suffrages et menace donc directement tout un travail de reconstitution des relations diplomatiques mené ces dernières années avec Belgrade. Celui-ci devrait donc sous peu devenir le nouveau premier ministre du pays en cohabitant avec la jeune présidente par intérim depuis novembre : Vjosa Osmani du parti LDK (Ligue Démocratique du Kosovo) largement battu lors des législatives avec 13 % des voix seulement ; le parti (historique) d'Hashim Thaçi faisant à peine mieux (17 %).

Il n'en fallait pas moins pour que ce point chaud de la région se réactive autour d'un certain nombre d'inquiétudes. Albin Kurti a annoncé en effet un programme basé sur une lutte contre la corruption ainsi qu'une rupture totale avec ce qu'il appelle l'« ancien régime », soit l'ensemble de la classe politique au pouvoir depuis l'indépendance



(cf. son interview donnée au journal *Le Temps* le 16 février 2021). Il propose aussi le rétablissement d'un service militaire de trois mois, et est considéré comme très autoritaire au sein de son propre parti. Un temps partisan de la « Grande Albanie » ou de la réalisation d'une fédération albanaise dans la région, Albin Kurti indique désormais ne pas pouvoir mettre ces idées-là en œuvre tant que la pleine indépendance du pays ne sera pas réalisée. En attendant, il va donc mettre l'accent sur la lutte contre la corruption, miser sur la mobilisation de la diaspora kosovare - un levier majeur selon lui - et tenter de stabiliser le pays en interne par un dialogue direct avec la minorité serbe du Kosovo.

Il n'en demeure pas moins que la plupart des observateurs craignent une « dérive autoritaire » (*Le Figaro* du 16 février 2021), d'autant plus qu'il a d'emblée déclaré que le dialogue qui avait commencé avec la Serbie n'est pas la priorité, tout comme la relance des pourparlers avec l'UE. Rappelons que la position de Bruxelles sur les futurs élargissements reste, notamment du fait de la crise sanitaire, au point mort.

Début 2020, Albin Kurti avait déjà été brièvement premier ministre durant un peu plus d'un mois et avait pu tester sa politique. Cela lui avait valu le surnom de « Robespierre du Kosovo ». Les

remous causés par la chute d'Hashim Thaçi lui offrent donc cette fois-ci les conditions d'une large victoire pour la mise en place de cette rupture qu'il appelle de ses vœux.

On rappellera ici que le Kosovo est une république indépendante *de jure*. Elle n'est donc pas reconnue par l'ensemble de la communauté internationale. La Russie, qui a retrouvé une certaine influence auprès de ses alliés slaves de la région et donc en premier lieu en Serbie, a toujours refusé de reconnaître cette indépendance et soutient en cela fortement la position de Belgrade. Le président serbe Alexandre Vučić, autre personnalité forte dans la région, n'aura eu de cesse ces derniers temps de ménager à la fois l'Union européenne et son allié traditionnel russe, tandis qu'il a récemment déclaré que les rapprochements avec Pristina n'iront jamais jusqu'à une reconnaissance de l'indépendance.

Comme nous le voyons, on peut craindre que ces changements que l'on nous annonce au Kosovo ne continuent de faire le jeu du retour de l'influence des grandes puissances traditionnelles dans la région au détriment de l'influence, plutôt bénéfique, qu'avait l'UE jusque-là.

À n'en pas douter, ce qui va se passer dans ce petit État de 1,9 million d'habitants seulement, durant l'année 2021, sera à observer avec attention.

Où en est la langue française ?

Parlé en 2018 par plus de 300 millions de personnes réparties dans 106 pays sur les cinq continents, le français est la cinquième langue la plus importante par le nombre de locuteurs, selon l'Observatoire de la francophonie. Si la période 2000-2020 marque une augmentation dans l'emploi du français, les dynamiques sont variables d'un espace à l'autre.



Au Québec, le français en déclin face à l'attractivité de l'anglais

Charles Castonguay, sociologue québécois auteur du livre *Le français en chute libre*, dresse un bilan sinistre pour l'avenir du français dans le seul espace francophone d'Amérique du Nord. Pour la première fois depuis 1901 (date à laquelle les études sur la question ont débuté), le français est aujourd'hui utilisé par moins de 80 % des Québécois comme langue principale. Selon C. Castonguay,

ce déclin est amené à se poursuivre. Les jeunes Québécois s'anglicisent, les entreprises, pour rester compétitives, exigent de maîtriser l'anglais et les mouvements démographiques amènent des anglophones ou des personnes ne parlant aucune des deux langues officielles, pour qui l'apprentissage de l'anglais est plus utile et moins difficile. Toujours selon Castonguay, seules des actions conjointes des gouvernements québécois et canadiens pourraient influencer la tendance. Une refonte de la loi 101 — dite « charte de la langue française » qui assure l'emploi libre de la langue au Québec depuis 1977 —, appuyée par Ottawa pour mieux garantir notamment le droit de ne travailler qu'en français, semble nécessaire au sociologue. Un projet de loi allant dans ce sens doit être proposé au parlement national dans les prochains mois.

En Afrique, l'explosion démographique comme moteur du nombre de francophones dans le monde

L'Afrique est le continent qui compte le plus grand nombre de francophones dans le monde. Langue officielle dans 12 pays, le continent comptabilise 120 millions de locuteurs français. Un nombre qui devrait encore augmenter, porté par une forte augmentation démographique sur le continent — selon l'ONU la population africaine aura doublé en 2050. Le français gagne par ailleurs en popularité chez les plus jeunes, désireux d'internationaliser leur profil professionnel ou culturelles des pays voisins ou des diasporas en Europe.

Les Français fâchés avec leur langue

Si le nombre de locuteurs français en France est évidemment stable — aux alentours de six millions —, cela ne signifie pas que les Français sont à l'aise avec leur propre langue. En 2020, un rapport de l'Éducation nationale révèle qu'un élève de CM2 sur deux n'aurait pas les compétences en français nécessaires



pour aborder sereinement l'entrée au collège. Plus généralement, les évolutions de la langue sont sujettes à de nombreux débats ; certains fustigent une inacceptable baisse de niveau quand d'autres dénoncent un accaparement des décisions d'évolution par l'Académie française. Les évolutions démographiques africaines ou le manque de légitimité de l'Académie française pourraient laisser place à de nouvelles institutions dans la gestion de la langue de Molière. La francophonie s'annonce comme un nouvel enjeu d'influence, évocateur d'un rééquilibrage dans les relations entre pays francophones.

* Luca Lefevre

L'administration Biden et l'Arabie saoudite : la fin des privilèges

L'arrivée au pouvoir de Joe Biden le 20 janvier 2021 et les nouvelles pratiques diplomatiques qui en découlent ont fait ressurgir l'affaire Khashoggi. Un rééquilibrage des relations entre les deux pays semble s'annoncer, signe de nouvelles dynamiques régionales plus favorables aux deux autres puissances que sont la Turquie et l'Iran.



Les États-Unis de Trump, gendarmes d'un monde corrompu

En octobre 2018, Jamal Khashoggi, journaliste et critique du pouvoir saoudien, est froidement assassiné alors qu'il se rend dans le consulat de son pays à Istanbul pour effectuer des démarches administratives. Filmé par les caméras de surveillance, l'événement donne au monde une vision irréfutable de ce qu'est la gestion de l'opposition en Arabie saoudite. La logique diplomatique et juridique consécutive à de telles violations des droits de l'Homme suppose des sanctions importantes à l'encontre des dirigeants saoudiens, une attitude condamnable à minima. Le monde se tourne vers les États-Unis, habituellement prompts à punir de tels agissements. Rapports de la CIA, indignation du spectre politique dans son entièreté, indignation de l'opinion publique américaine, tout semble pousser le président américain d'alors à agir fermement pour recadrer cet allié stratégique — d'autant que les États-Unis de 2018 ne dépendent presque plus des réserves pétrolières du Golfe et que le soutien américain est vital à un royaume saoudien engagé dans la guerre au Yémen et confronté à l'Iran toujours plus revendicateur.

Il n'en sera rien. Pour cause, Mohamed Ben Salman (MBS), prince héritier qui contrôle le pays depuis 2017, entretient avec Donald Trump une relation personnelle qui façonne les rapports diplomatiques entre les deux pays. Pour preuve, l'Arabie saoudite a constitué la première destination du président Trump tandis qu'en retour MBS fut reçu en grande pompe à la Maison-Blanche en 2018.

Le virage Biden en Arabie saoudite : illustration d'un retour américain attendu

Le plan d'action de Joe Biden était défini avant même son arrivée à la Maison-Blanche : réparer la « parenthèse » Trump. Les relations internationales n'échappent pas à la règle. Interrogé au Sénat préalablement à la confirmation de son entrée en fonction, le nouveau secrétaire d'État Antony Blinken clarifie les intentions de la nouvelle administration : les leaders autocratiques ne seront plus traités comme des amis et le prince saoudien MBS est cité en exemple de gouvernance à condamner.



L'application de ces déclarations ne tarde pas. Le 26 février 2021, l'administration Biden rend public le rapport de l'agence nationale de sécurité américaine (NSA) sur l'affaire Khashoggi. Ce rapport souligne notamment l'inévitable implication de MBS : « Nous estimons qu'il a approuvé une opération à Istanbul, en Turquie, pour capturer ou tuer le journaliste saoudien Jamal Khashoggi », précisent les renseignements américains. Cette officialisation de la position américaine s'est accompagnée de sanctions économiques contre les membres du clan MBS directement impliqués dans l'affaire et de l'instauration par Antony Blinken du « Khashoggi ban », un plan qui vise à interdire l'accès au territoire américain à tout ressortissant étranger portant atteinte aux journalistes ou aux opposants de son pays.

Une prise de distance qui reste symbolique

Malgré ces actions, l'Arabie saoudite et les États-Unis sont et resteront des alliés ; le rial saoudien est lié au dollar, les élites saoudiennes ont été formées dans les grandes universités américaines, l'arsenal militaire saoudien est presque ex-

clusivement américain. Le pacte Quincy, qui unit les deux pays militairement et économiquement depuis 1945, reste en vigueur ; dans une région où « stabilité » est le maître mot, une rupture semble difficilement envisageable de la part de la diplomatie américaine qui conserve une vision réaliste des relations internationales. MBS n'est d'ailleurs pas directement visé par les sanctions américaines. Peu susceptible d'améliorer réellement la situation des droits de l'Homme dans la région, la politique de Joe Biden envoie avant tout un message : les États-Unis ne toléreront plus une politique saoudienne de terreur en fermant les yeux en échange de commandes massives de matériel militaire. Il est également possible d'y lire un avertissement dans le cadre des futures négociations avec l'Iran : l'opposition saoudienne n'influencera pas la volonté américaine de normalisation et, si l'Arabie saoudite vient à se montrer trop véhémente dans son opposition, les États-Unis répliqueront.

Satisfaction de la sphère diplomatique turque

Mal à l'aise devant la barbarie d'un crime commis géographiquement sur son territoire (juridiquement sur le territoire saoudien), la diplomatie turque devrait se satisfaire d'un engagement plus pro-



noncé des États-Unis et de la communauté internationale concernant l'affaire Khashoggi. Plus généralement, si l'arrivée de Joe Biden rendra plus délicate la gestion de certains dossiers, un rééquilibrage de la puissance saoudienne devrait être perçu favorablement par Ankara. Soutien de l'islam politique, alliée au Qatar et prétendante à l'hégémonie sunnite dans la région, la Turquie constitue un antagonisme de l'Arabie saoudite et les relations diplomatiques entre les deux pays n'ont cessé de se tendre ces dernières années.



* Luca Lefevre



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Pourquoi l'affaire Bolloré est un enjeu démocratique

La nouvelle n'est pas passée inaperçue dans le paysage médiatique français. Vendredi 26 février, le renvoi en correctionnel de la société Bolloré SE, dans une affaire de corruption au Togo, a été perçue à juste titre comme une nouvelle historique. En effet, ce qui ne semble être que le procès d'une multinationale connue pour ses activités frauduleuses pourrait bien, grâce au procès, se transformer en un débat politique sur la persistance de liens coloniaux entre la France et l'Afrique, et plus généralement sur la prise en main des médias français par de grands groupes industriels.

Un plaider-coupable refusé

La société Bolloré est une multinationale française œuvrant dans le domaine des transports, de la logistique, de la communication et des médias. En 2018, le propriétaire du groupe, Vincent Bolloré, est mis en examen pour corruption d'agents publics étrangers. Il est accusé d'avoir favorisé en 2010 la réélection de l'éternel président togolais Faure Gnassingbé afin de favoriser les activités de sa multinationale dans la région. Sa filiale Havas, spécialisée dans la communication, aurait offert 300 000 euros de prestations au président du Togo pour l'aider dans sa campagne, afin d'obtenir l'attribution, par ce même président, d'une concession de trente-cinq ans du port de Lomé – géré désormais par une autre filiale du groupe éloquentement appelée « Bolloré Africa Logistics ». Quelques mois après la réélection du président, Vincent Bolloré aurait même offert un emploi fictif à Patrick Bolouvi, demi-frère du président togolais. Si le milliardaire a dans un premier temps nié ces accusations, il a finalement reconnu, le 26 février, les agissements de son entreprise. Le but de cet aveu ? Éviter un procès – et

donc un déballage médiatique – grâce à la procédure de comparution sur reconnaissance préalable de culpabilité. Or, contre toute attente, la juge chargée de l'affaire a refusé d'homologuer ce plaider-coupable. Conséquences : non seulement une amende de 12 millions d'euros a été infligée à la société Bolloré, mais surtout, le procès correctionnel tant redouté par l'homme d'affaires devrait avoir lieu. Ce procès doit être l'occasion d'interroger en France le pouvoir des multinationales et les menaces que celui-ci fait peser sur la démocratie.

« Françafrique »

Car l'affaire révèle en premier lieu la persistance de liens coloniaux entre la France et l'Afrique, couramment appelés « Françafrique ». Soixante ans après l'indépendance formelle du Togo, l'ancienne colonie française ne subit plus officiellement le joug politique de la métropole, mais la prédation de multinationales françaises qui contrôlent sa vie politique en maintenant des tyrans favorables à leurs activités perdure. Et le Togo n'est pas un cas isolé. Plusieurs rapports de l'ONU avaient déjà pointé du doigt l'exploitation illégale de ressources natu-

relles par des filiales du groupe Bolloré dans plusieurs régions d'Afrique. Plus généralement, l'enquête du journaliste Vincent Hugué, *Les Sorciers blancs : enquête sur les faux amis français de l'Afrique*, avait révélé dès 2007, la façon dont certains experts et autres « conseillers » français assuraient la persistance de dictatures dans la région, à coups de stratégies de communication, contre des « gestes amicaux ». Les premières victimes de ce néocolonialisme sont bien entendu les populations locales, qui se voient privées de leurs assises démocratiques et de leurs ressources.

Malaise dans la démocratie

Or, même les plus cyniques auraient tort de croire que cette question ne nous affecte pas en France. En effet, les velléités d'un homme d'affaires comme Vincent Bolloré influent également sur la vie démocratique française. Le groupe Bolloré est le propriétaire de plusieurs grands médias français qui « font » l'opinion de la société : Canal +, la très réactionnaire chaîne CNews, la chaîne Direct 8. Dans ces conditions, comment ne pas voir le lien entre les idées ultra-conservatrices d'une chaîne comme CNews, diabolisant



sant et caricaturant les études postcoloniales qui dévoilent justement l'existence d'un néocolonialisme, et les activités du groupe Bolloré en Afrique ? Et lorsque le procès du groupe aura lieu, Canal + pourra-t-elle réaliser son devoir d'information vis-à-vis du citoyen ? L'Affaire Bolloré pose finalement une question démocratique majeure : le contrôle des médias par de grands groupes, aux méthodes parfois douteuses, qui nuisent à la liberté d'expression des journalistes. Le procès Bolloré doit être l'occasion de débattre collectivement de ces sujets.

* Ryan Tfaïly

Quatre ans après, le retour du clivage gauche-droite ?

Quel rapport entre une polémique sur « l'islamo-gauchisme » à l'université, lancée par la ministre de l'Enseignement supérieur Frédérique Vidal, et un débat sur les menus sans viandes à la cantine réactivé par la décision, prise à Lyon, de proposer désormais des repas végétariens dans les écoles ? A priori, aucun ; pourtant, les deux sujets qui agitent la scène médiatique et politique française depuis plusieurs semaines semblent tous deux signer le grand retour d'un concept quelque peu oublié depuis l'élection d'Emmanuel Macron : le clivage.



Cacophonie dans la majorité

Loin d'être consensuelles, ces questions sociétales ont en effet provoqué une légère secousse au sein de la majorité La République en Marche (LREM) qui gouverne la France depuis quatre ans. Sur l'islamo-gauchisme d'abord, le soutien de Gérald Darmanin et de Jean-Michel Blanquer à la requête de la ministre – consistant à exiger du CNRS qu'il mène une enquête sur une supposée infiltration de l'idéologie « islamiste » parmi les chercheurs des universités françaises – n'a guère pu cacher le silence gêné de la plupart des autres membres du gouvernement. La ligne républicaine ferme, identitaire diront certains, de Vidal, Blanquer et Darmanin est quelque peu éloignée de la conception très libérale de

la société que se font beaucoup de « marcheurs ». Cette fracture entre une gauche plus progressiste sur les sujets de société, et une droite davantage conservatrice, a pris une nouvelle acuité après l'initiative de proposer des repas végétariens dans les cantines scolaires par la mairie de Lyon. Cette fois, c'est le ministre de l'Agriculture Julien Denormandie qui a dénoncé une posture idéologique de la part des Verts. « Débat préhistorique », lui a répondu la ministre de la Transition énergétique qui a soutenu le maire écologiste de Lyon. Las, plusieurs membres actifs de LREM, dont Stanislas Guerini et Élisabeth Moreno, ont publié une tribune dans *Le Monde*, intitulée « Au secours, le clivage « gauche/droite revient ! », qui dénonce les fractures idéologiques au sein de la majorité, et appelle au rassemblement sur les bases fondamentales du mouvement.

La fin du « en même temps » ?

Ces débats clivants contreviennent en effet à deux prémisses sur lesquels s'est fondée la prise de pouvoir de la macronie en 2017. Le premier consiste en un rassemblement parlementaire systématiquement unanime derrière la posture gouvernementale ou présidentielle. Le second est la stratégie du « en même temps », à savoir le dépassement des clivages idéologiques traditionnels entre la droite et la gauche, pour se retrouver

sur des thèmes économiques défendus comme étant « pragmatiques » — mais dont on sait qu'ils sont largement inspirés par des politiques néolibérales déjà en vogue depuis deux décennies en France. Or, le « en même temps » macronien se définit plutôt comme un refus de choisir, de trancher, d'exclure : c'est une philosophie du pragmatisme et de l'inclusion qui nie l'existence de contradictions idéologiques au seul profit du « pragmatisme ». Jusqu'à quand une telle posture pouvait-elle tenir ? On peut penser que la réapparition du tragique dans la politique – avec la crise de la Covid et la vague d'attentats qui a touché la France en octobre/novembre 2020 – oblige le personnel politique à prendre parti – et non plus seulement à adouber chaque camp idéologique.

La course à 2022 a commencé

Ces nouveaux clivages au sein de la ma-

ajorité présidentielle menacent-ils pour autant la réélection du président ? Tout laisse penser que non. Car d'une part, ces clivages ne sont pas nouveaux : dans les faits, gauche libérale et droite libérale rassemblées derrière Emmanuel Macron ont toujours été clivées sur certains sujets sociétaux, comme l'ont montré le départ de Nicolas Hulot du gouvernement, et celui du député Aurélien Taché de LREM. Toute la force du mouvement LREM est justement de savoir se rassembler au bon moment, lorsqu'il s'agit d'assurer la succession du pouvoir. Et d'autre part, la stratégie du « en même temps » est le corollaire d'une autre stratégie fondamentale dans la prise de pouvoir macroniste : celle du « moindre mal ». Elle consiste non pas à convaincre l'adversaire, mais à le rassurer pour éliminer toute alternative : il faut toujours apparaître comme un « moindre mal » et la seule solution raisonnable. Pour cela, l'autre doit apparaître comme un extrême. Ainsi la diabolisation des Verts, caricaturés et accusés de vouloir nous ramener à « la lampe à l'huile », depuis leur ascension lors des dernières municipales ; ainsi également la mise au ban de la France Insoumise accusée de ne pas être claire au sujet de l'islamisme. « Attrape-tout », « en même temps » : derrière d'apparents clivages, la macronie prépare minutieusement 2022.

* Ryan Tfaïly





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

L'acteur de théâtre, de cinéma et de séries télévisées Rasim Öztekin est décédé à l'âge de 62 ans, le 8 mars 2021. C'est avec une grande tristesse que son décès a été accueilli dans les cercles artistiques de Turquie. Formé par le grand maître du théâtre turc Ferhan Şensoy, Rasim Öztekin est né en 1959 à Istanbul. Diplômé du lycée francophone de Galatasaray d'Istanbul, il a effectué ses études universitaires au sein de la faculté de communication de l'Université d'Istanbul. Il a vécu ses premières expériences scéniques en



Une étoile du théâtre turc

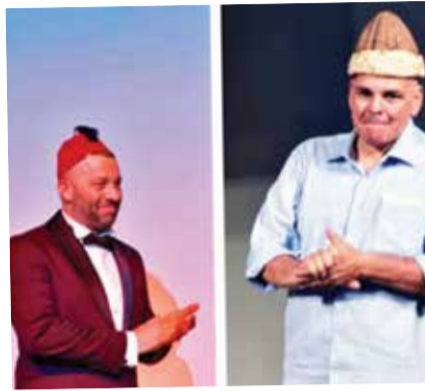
1977 en jouant dans des œuvres amateurs au « Kadıköy Halk Eğitim Merkezi », à l'« İstanbul Akademik Sanatçılar Topluluğu » et au « Nöbetçi Tiyatro ».

En novembre 1980, il débute comme artiste de théâtre professionnel dans la troupe « Ortaoyuncular » de Ferhan Şensoy. Entre 1980 et 1992, il a participé à toutes les pièces de cette troupe qui est devenue une véritable école. Il a décroché des rôles majeurs notamment dans « Aptallara Güzel Gelen Televizyon Dizileri »¹, « Şahları da Vururlar »², « Çok Tuhaf Soruşturma »³ et « Fişne Pahçesu »⁴.

Entre 1992 et 1995, il a également participé à des émissions télévisées. En 1994, il a écrit « 2071'de Türkiye »⁵ avec les deux autres grands auteurs que sont Gani Müjde et Yılmaz Erdoğan, mais l'a aussi mise en scène et a joué dans cette pièce musicale.

En plus du théâtre, Rasim Öztekin, qui a également joué dans des films et des séries télévisées, a travaillé comme éditeur des programmes pour TRT⁶ et a été chroniqueur dans divers journaux.

Rasim Öztekin a porté le « kavuk »⁷ d'İsmail Dümbüllü et de Ferhan Şensoy dès le 12 mai 2016. Il l'a remis à Şevket Çoruh le 20 septembre 2020, faisant de Çoruh le sixième successeur du « kavuk », symbole du théâtre turc.



- 1- Série télévisée appréciée par des imbéciles.
- 2- On tue aussi les Shahs.
- 3- Une étrange interrogation.
- 4- Le jardin des griottes.
- 5- La Turquie en 2071.
- 6- La radiotélévision d'État.
- 7- Une sorte de kipa paysanne et folklorique qui transforme les acteurs comiques.



Quelle est la tradition du « kavuk » ?

Le Kavuk de Kel Hasan Efendi est le symbole de la tradition comique du théâtre turc. Cette tradition a commencé lorsque Kel Hasan Efendi, le nom le plus coloré des maîtres du théâtre classique traditionnel, a remis son kavuk comme insigne symbolique à son élève İsmail Dümbüllü, qui a assuré la poursuite de sa performance humoristique.

Le kavuk est donc le symbole d'une tradition qui dure depuis 140 ans. Il fut transféré à Münir Özkul, l'acteur le plus talentueux du théâtre folklorique de la période, en 1968. Münir Özkul a ensuite confié le kavuk à Ferhan Şensoy. Ce dernier l'a lui-même cédé à Rasim Öztekin.



Meliha Serbes

MODE

Vous l'avez peut-être vu dans certains films ou jeux. Afin de préparer un sort maléfique, des produits détestés tels que le laurier, la pomme de pin, les plantes toxiques, le goudron, les cuisses de grenouilles ou les insectes sont utilisés dans le chaudron magique.

À l'inverse, les enchantements, comme transformer une citrouille en carrosse pour Cendrillon, nécessitent de bons ingrédients. Que se passe-t-il lorsque vous ajoutez des guimauves, du miel, de la glace, des bonbons et même du lait au chocolat ? Si l'on regarde du point de vue de la santé, c'est une invitation à l'obésité et/ou au diabète. Qu'en est-il de la mode ? Lorsque ces ingrédients sont mélangés, une marque apparaît : Pouf ! Voici MIU MIU !

Avec ses designs colorés et son charmant petit nom, c'est littéralement une marque évoquant les bonbons. En réalité, c'est une filiale d'une marque qui présente également des designs très élégants, des produits résistants et intenses en noir. Je parle de la marque PRADA qui est exactement l'antithèse de MIU MIU en matière de design. MIU MIU a été fondée en 1992 par la créatrice de mode italienne Miuccia Prada. Le nom de la marque vient du surnom de la créatrice, et vous avez peut-être re-



MIU MIU

marqué que ce sont les trois premières lettres de son prénom. La première boutique MIU MIU a ouvert ses portes en Chine. Aujourd'hui, on compte près de 200 magasins de la marque dans différents pays du monde. Ces derniers proposent du prêt-à-porter, des chaussures, des sacs, des accessoires, mais aussi des parfums et des cosmétiques. Les robes de MIU MIU sont mes produits préférés de la marque. Ce sont les pièces les plus affirmées. Il n'en reste pas moins que leurs vestes, lunettes et sacs sont aussi très réussis.

Les égéries de la marque ont toujours été des femmes qui ont excellé sur le plan professionnel. La marque a collaboré avec de grands noms tels que Laetitia Casta, Kirsten Dunst, Lindsay Lohan, Vanessa Paradis, Chloë Sevigny, Jessica Stam et Joan Smalls.

Cependant, la marque s'est fait remarquer en 2013 pour de mauvaises raisons. Une pétition a circulé, ce qui a endommagé l'image de MIU MIU. Je ne pense pas que cela ait encore des conséquences aujourd'hui, mais il est certain que la marque a alors vécu des jours difficiles. Et même avec le temps, certains n'oublient pas. Je pense qu'il est préférable de toujours garder sa ligne. Il existe de nombreuses marques qui ont réussi à le faire, et je ne pense pas que cela soit difficile. Toute marque doit avoir et respecter des valeurs éthiques !



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Nous traversons l'une des plus sombres périodes de l'Histoire de la Turquie pour les femmes. La féminité implique pour chaque sujet un certain rapport à l'altérité, voire à l'étrangeté et à l'indicible. Et cela, quel que soit son sexe. Être une femme, c'est aussi tout un chemin loin d'être lisse qui est parcouru durant toute une vie. Il y a des réponses subjectives à ce que c'est qu'être une femme, qui se nourrissent des réponses familiales, culturelles et générationnelles. À cela s'ajoutent les réponses sociales et politiques auxquelles chaque femme est confrontée. Chaque femme se retrouve alors obligée de « faire avec » ou de « lutter contre », et parfois de se protéger. Aujourd'hui, en Turquie, pas un jour ne passe sans que nous n'entendions qu'une femme a été abattue dans la rue devant ses enfants par son compagnon dont elle voulait se séparer. Quand ce n'est pas ce cas de figure, c'est une jeune femme qui a été tuée, massacrée, par son petit ami ou son ancien partenaire... De nos jours, la reconnaissance de la place de la femme dans son statut de citoyen se retrouve fragilisée par le discours conservateur. Les femmes se retrouvent clouées dans une position où « dire non » n'est plus possible, ni même accepté. Elles n'ont plus le droit de dire non, d'avoir leurs propres désirs, de s'émanciper, de quitter un travail. Tout devient un enjeu de vie ou de mort ! La complexité subjective de la réponse à la question « qu'est-ce que c'est être une femme ? » s'accroît du fait du contexte social de plus en plus inquiétant. Les femmes ont peur de marcher

La Convention d'Istanbul et notre interminable cauchemar

seules dans les rues, de sortir le soir, de se sentir libres et heureuses dans la société, de produire, de rire ou simplement de parler en leur propre nom !

C'est dans cette atmosphère que nous avons appris le retrait de la Turquie de la Convention d'Istanbul, une décision prise à la hâte le soir du 19 mars. Cette convention qui permet de lutter contre la violence à l'encontre des femmes et la violence domestique concerne 34 pays européens qui ont accepté de se plier aux standards internationaux quant à la protection des femmes. Le secrétaire général du Conseil de l'Europe a rapidement répondu à l'annonce d'Ankara en énonçant que cette décision constitue un énorme pas en arrière. Alors que le climat de violence, renforcé par la crise sanitaire, s'accroît de jour en jour, quel est l'intérêt de cibler de nouveau les femmes ? Ces dernières années, ne s'agit-il pas plutôt de tourner le dos aux valeurs européennes ? Certes, l'Europe a ses propres difficultés et bat de l'aile depuis quelque temps dans son fondement démocratique, mais est-ce que cela suffit à justifier ce retrait ?

Quelle que soit la raison politique et/ou économique de cette décision, il est certain que dans notre pays ce n'est plus respirable. Chaque jour constitue une lutte pour sa survie, son souffle et ses droits. Les femmes sont là et seront là malgré toute cette oppression. Elles vont continuer à produire, à vivre, à rire et à faire avancer la société qui deviendrait aride et déserte sans elles.

Pour la Convention d'Istanbul :

<https://www.coe.int/fr/web/istanbul-convention/text-of-the-convention>

Veut-on se débarrasser de nos vieux ?

La crise liée à la pandémie a fait naître des interrogations quant à l'importance accordée aux personnes âgées dans nos sociétés. Un sondage réalisé par Odoxa en février dernier montre que 60 % des 18-34 ans craignent un conflit générationnel. La question se pose : veut-on se débarrasser de nos vieux ?



« OK boomer »

La naissance de nouveaux enjeux, avant même la pandémie, a contribué à la cristallisation de tensions entre les actuels 18-34 ans et leurs aînés de plus de 60 ans. Le changement climatique, la place des femmes, de l'État, la possibilité d'une alternative au modèle économique actuel sont autant de sujets qui semblent cliquants selon les tranches d'âge. Symbolique d'une lassitude, voire d'un mépris, de la part des nouvelles générations quant à l'incompréhension de ces sujets par leurs aînés, l'expression « Ok Boomer » prononcée du tac au tac par la députée néo-zélandaise Chloe Swarbrick, alors que l'un de ses collègues plus âgés hue son discours, s'impose comme un slogan. La réplique devenue iconique

visé à recadrer les personnes nées entre 1946 et 1969 lors du « baby-boom », en leur rappelant qu'ils ont bénéficié d'un cadre de vie extraordinairement calme, ne connaissant ni la guerre, ni la crise, ni le réchauffement climatique lors de leurs années actives, contrairement aux générations actuelles qui « payent pour leurs excès » en matière de climat.

L'opposition entre « vieux » et « jeunes » ne doit cependant pas être limitée à la période actuelle et à l'envergure nouvelle des défis de notre époque ; elle est une constante historique. Seule son accentuation en une dynamique dite « âgiste » — terme qui englobe l'ensemble des discriminations liées à l'âge — est inédite. Elle peut s'expliquer par trois facteurs définis par Samuel Adam, professeur en psychologie à l'université de Liège.

Trois raisons qui expliquent le changement de statut des plus âgés.

Le premier facteur est celui de l'accélération, drastique à partir des années 1980, d'un capitalisme qui a fait de nos sociétés des sociétés utilitaristes et productivistes. Dans cette perspective, les personnes âgées sont avant tout des retraités, des personnes en difficulté, synonymes d'un coût social et économique négatif.

Le deuxième facteur se trouve dans la médicalisation du vocabulaire médiatique qui survient à partir des années 1970 ; « grabataire », « infirmité », « Alzheimer », « solitude sociale » sont des termes fréquemment associés à la vieillesse, contribuant à dégrader son image.

Enfin, l'allongement de la durée de vie a créé une « vague démographique » de personnes âgées entraînant un rejet instinctif des autres tranches de la population, inquiètes des répercussions sur leur mode de vie.



Quelles alternatives à un conflit des générations ?

Face à un tableau relativement pessimiste sur les relations entre générations, l'ancienne députée Michèle Delaunay — qui a récemment sorti un livre intitulé *Le fabuleux destin des baby-boomers* — propose une réintégration des seniors dans la société par des missions de services civiques dédiées ou des ateliers de transmission de savoirs par exemple. Ces initiatives ont déjà été réalisées — au Québec notamment — et ont montré qu'une réhabilitation de l'image des baby-boomers dans la conscience des plus jeunes est possible, si les institutions se donnent la peine de lutter contre le problème.

* Luca Lefevre



Ali Türek

L'an 0

La pandémie ne recule pas, le monde d'après tarde à naître. Enfermés dans le cycle infernal de confinements et de reconfinements, nous ne savons toujours rien pour la suite.

Il y a un an, nous pensions que nous apprendrions, tant bien que mal, à marcher dans l'incertitude, dans l'inconnu. Puis, malgré les semaines qui passent, ces incertitudes ont persisté. Sommes-nous prêts à retourner à notre vie normale ? Ce « normal » pourra-t-il survivre à l'épreuve que nous traversons ? Des questions se succèdent. Que nous réserve-t-il, en fin de compte, cet épisode qui semble être sans fin ? Un an après, nous n'en savons toujours rien. Quelle issue se dresse devant nous après cette longue interruption pandémique ? Aucune réponse fiable. De là où nous sommes, le constat n'a pas changé d'un iota en un an.

Toute cette histoire rappelle, sans cesse, les moments fondateurs d'un projet politique, ceux de l'Europe unie. « *L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre* », énonçait Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, dans son discours du 9 mai 1950 qui proclamait la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier.

Une première pierre au fondement de l'Union européenne. Ce pas à l'origine était marqué par un fait fondamental : la guerre. Les pères fondateurs d'une Europe unifiée visaient le « maintien des relations pacifiques », et envisageaient de « mettre fin aux divisions sanglantes » sur le continent. La détermination pour la prévention des guerres constituait l'axe et l'objectif majeurs de cet idéal.

Tout comme l'Europe unie, l'ordre international contemporain comme nous le connaissons aujourd'hui a connu cette interruption mortifère qu'a été la guerre, et il a vu naître, même durant les années de conflits, sa nouvelle configuration. On voyait la naissance de quelque chose de nouveau sur les ruines d'une rupture.

Pourrions-nous voir dans l'époque que nous traversons un moment déclencheur semblable à ceux qui ont bouleversé le monde durant le XX^e siècle ? Probablement pas. Ce qui est certain, en revanche, c'est que nous sommes face à l'existence et surtout à l'imposante urgence de nombreux problèmes sociaux, économiques, politiques et écologiques. La pandémie ne fait que les aggraver.

Si de grandes crises déclenchent des tremblements et engendrent des ruptures et des bouleversements, l'issue reste toujours incertaine. La direction de la pendule demeure inconnue.

Pendant le long siècle dernier, le développement économique et le libre échange étaient considérés comme des composants essentiels, voire *sine qua non*, des relations internationales pacifiques. Il en résultait un lien puissant, voire indissoluble, entre la paix, l'ordre politique et la prospérité, fruit de liens économiques libérés de contraintes. Cette équation du monde d'avant est-elle aujourd'hui suffisante ? Un ordre économique libéral suffit-il à être le ciment infaillible d'un ordre social politique pacifique ? Véritable moment de rupture, cette année perdue de 2020 pourrait nous réserver des réponses...

Aujourd'hui la Turquie au Palais de Belgique

À la suite de l'invitation de Monsieur Serge Dickschen, Consul général de Belgique à Istanbul, M. Hüseyin Latif, Directeur de publication d'Aujourd'hui la Turquie, a été reçu au Palais de Belgique autour d'un café amical, conformément aux mesures sanitaires en vigueur. Ces derniers ont discuté durant une heure dans un cadre très chaleureux.



Vive la francophonie. vive la Belgique !



Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

Mais, au fil des ans et face à la popularité grandissante du marché de Kadıköy, il devenait difficile de dénicher une place dans le petit salon de thé du magasin. De plus, la taille de la boutique semblait insuffisante. Des travaux d'aménagement et d'agrandissement paraissaient inévitables. Vers la fin de l'année 2018, Hacı Bekir a déménagé dans le bâtiment d'à côté afin d'effectuer les travaux de rénovation. Pendant plus d'un an, nous avons fréquenté le magasin provisoire, mais ce dernier n'avait pas le charme de l'original. Par ailleurs, avec la crise sanitaire de la Covid-19, le salon de thé du magasin a fermé ses portes.

Courant janvier 2021, j'ai retrouvé Leyla Celâlyan devant le bâtiment d'antan, repeint tout en blanc et complètement



La confiserie Hacı Bekir à Kadıköy se refait une beauté

rénové. Leyla, qui n'était qu'étudiante la première fois que je l'ai rencontrée, travaille depuis 2018 au sein de l'entreprise familiale. C'est elle qui a suivi les travaux de rénovation aux côtés de sa mère et de sa tante. C'était donc tout naturel que ce soit Leyla qui nous fasse découvrir le nouvel intérieur d'Hacı Bekir. Lors de notre visite, cette dernière nous a expliqué que l'immeuble de deux étages appartenait à un Italien, François Duçinya, et que son arrière-grand-père l'avait acheté à ses descendants en 1949. La famille est restée fidèle à l'architecture intérieure d'origine de l'immeuble. La vitrine et la décoration du magasin ont été modernisées, tout en conservant leur aspect d'origine. En revanche, grâce aux travaux d'aménagement, la surface au rez-de-chaussée du magasin a considérablement augmenté, tandis que le salon de thé est désormais bien plus spacieux. De plus, le premier étage de l'immeuble, qui était auparavant inutilisable, a été rénové. Nous y avons découvert trois salles magnifiques qui ne seront pas tout de suite mises en service. En attendant, Leyla compte y installer son bureau.



Durant notre visite, Leyla Celâlyan, issue de la sixième génération de la famille Hacı Bekir, a évoqué la première fois où elle a découvert le magasin de Beyoğlu. Alors âgée de cinq ans, elle avait été charmée par sa vitrine et les couleurs vibrantes des bonbons Akide. C'est donc sans surprise que Leyla nous confie : « J'ai toujours pensé qu'un jour je dirigerais cette entreprise, et ce sans qu'il y ait une pression familiale. C'est cette conviction qui a déterminé mon cheminement dans mes études de gestion ».

Pour Leyla, chaque génération a fait évoluer la marque. Tout d'abord, le processus de commercialisation s'est métamorphosé, puis Hacı Bekir s'est doté d'un logo. À ceci s'ajoutent : l'augmentation du nombre de magasins, l'ouverture d'une filière de pâtisseries dans les années 1960, la semi-mécanisation du processus de fabrication — l'activité reste néanmoins essentiellement artisanale — et enfin l'arrivée de la digitalisation des services. Selon Leyla, l'aventure de la marque Hacı Bekir a commencé dans une petite boutique d'Eminönü, sur la rive européenne d'Istanbul, où étaient concentrées les acti-



vités de production, de commercialisation ainsi que la vente des loukoums et les bonbons Akide. Depuis, le confiseur n'a cessé d'évoluer afin de s'adapter à son époque, mais sans jamais perdre son identité.

Si la pandémie et les confinements successifs ont entraîné une baisse des ventes, cette période a néanmoins été l'occasion de développer la vente en ligne, souligne avec optimisme Leyla. En revanche, au moment où j'écris ces lignes, il n'y a toujours pas de date fixée pour la réouverture de ce magasin dans lequel nous avons hâte de retourner.

En un peu plus d'une décennie, le visage du marché de Kadıköy, ce lieu hautement symbolique, a évolué. Au fil des ans, les restaurants, les cafés et les bars ont envahi le marché au détriment de ces petits commerces traditionnels, à l'instar d'Hacı Bekir, qui faisaient la particularité de ce quartier d'Istanbul.



Derya Adıgüzel

Un magasin a importé un nombre limité de sacs sur mesure d'une marque renommée.

Des dames riches, qui ont entendu cela, ont attendu devant le magasin, se précipitant à partir de six heures du matin pour acheter ces sacs valant des milliers de liras. Voici quelques-unes des nouvelles que nous lisons dans la presse. Presque tout le monde vit dans la précipitation pour acheter, saisir et posséder. Ils ne sont même pas conscients des sacrifices qu'ils ont faits, de ce qu'ils ont perdu pour quelques objets, de la façon dont leur vie a été gâchée.

Il existe ce hadith : « Dieu a créé les anges et leur a donné l'intelligence ; il a créé des animaux et les a convoités. Puis il créa les fils d'Adam et leur donna à la fois raison et convoitise. Dont la convoitise prévaut parmi les gens, il est supérieur à l'ange ; quiconque domine sa convoitise est inférieur aux animaux. »

Chaque jour, des nouveautés intéressantes sont produites et présentées avec des publicités si attrayantes que beaucoup de choses que nous n'avions pas en tête, que nous ne connaissions pas, auxquelles nous n'aurions jamais pensé et dont on estime désormais avoir besoin deviennent des affaires que nous désirons avec passion. Quelques jours plus tard, un nouveau modèle, plus coloré, plus ingénieux émerge : cette chose que nous voulions et achetions avec passion perd soudain tout son charme ; plus

Pourquoi voulons-nous ?

gros avec la luxure, le désir immédiat mène à celle-ci.

Un couple que je connais change de téléphone portable plusieurs fois par an. Ils regardent les publicités et veulent être les premiers à utiliser de nouveaux modèles. Sa femme est un peu plus « fanatique ». Ils décorent leurs téléphones avec des étuis ou accessoires colorés, avec des coques serties pierres ou ornées de bijoux assortis aux vêtements du jour. Cependant, tous deux ne connaissent pas et ne peuvent pas utiliser la variété des fonctions du téléphone. Ils savent seulement décrocher leur téléphone, appeler et parler. Parfois, ils savent envoyer des messages et les lire. Quelle que soit la maison dans laquelle vous vous rendez, elle est pleine de meubles et d'objets, elle regorge d'articles qui ont été achetés en échange de sacrifices importants et mis de côté après une certaine période d'utilisation. Je connais de telles personnes. Leur volonté d'acheter et de posséder a tout recouvert. Toute leur vie est hypothéquée par leur volonté d'acheter et leur obligation de payer leurs dettes qui en découle.

Il y a des hommes d'affaires très riches qui disent : « Je suis esclave de mon travail. Mon œil ne voit que mon travail ». Ils déclarent : « ma vie c'est mon travail ». Il y a des chefs d'entreprise qui vivent dans un véritable esclavage, qui mettent toute leur vie à la disposition de l'argent et du travail, même si le travail doit être à leur disposition et que leurs revenus et leur

réputation devraient les libérer davantage. Mevlana compare cette situation à celle du prophète Jésus et de son âne : « L'élément principal dans cette paire est le propriétaire de l'âne, pas l'âne. L'âne est obligé de servir son propriétaire et sa valeur est mesurée par le service qu'il fournit. Mais la situation est inversée ; malheur au cavalier s'il change de place avec celui qui sert ! Cette fois, le propriétaire de l'âne tombe au niveau de l'âne portant l'entreprise qu'il a établie avec son propre travail et ses efforts. Il devient même inférieur à un âne parce qu'il n'utilise pas son esprit et sa volonté et est prisonnier pour travailler. Afin de ne pas tomber dans cette situation, la première chose que le cavalier doit savoir est le fait que les désirs de l'âne sont différents par sa propre volonté. Par conséquent, la détente doit toujours s'arrêter et garder son âne sous contrôle. » La vie est pleine de personnes qui sont les serviteurs des désirs, des passions et de la convoitise de l'âne qu'ils ont créé.

Mevlana déclare : « L'oiseau de vie flotte vers la gloire. Le corps, dont les yeux sont au sol, a cloué ses ongles au sol. » Notre âme veut toujours s'élever et se libérer. Mais les désirs terrestres du corps sont si nombreux ! L'existence d'une personne soumise à la volonté du corps passe par une lutte pour la vie. Il achète, vend, arrache, s'enfuit, poursuit. C'est un cercle vicieux. Il n'y a pas de travail aussi difficile que de regarder le monde de cette façon. Vous voulez que



tout soit à vous. Vous n'êtes jamais satisfait de tout ce que vous avez. Vous en voulez encore, en cherchez constamment davantage, et vous vivez dans la peur de perdre ce que vous avez. Cela vous rend chaque jour plus gourmand. Si vous voyez la propriété, la propriété est la seule succursale à détenir ; votre ego augmente votre désir qui augmente un peu plus chaque jour.

Les sages disent : « Une victoire contre les autres est forte et une victoire contre soi-même est puissante. Autrement dit, quiconque vainc son âme prend le règne du monde entier ». Le bonheur est quelque chose de particulier aux humains. Le vrai bonheur ne peut être atteint sans la richesse spirituelle. Le bonheur, qui est indexé sur les choses terrestres, la propriété, l'argent et l'humain, n'est qu'un rêve amer. Pour être heureux, il est nécessaire de se débarrasser des ambitions du monde, de déterminer ce dont vous avez besoin de façon réaliste, de façonner votre âme en fonction de vos besoins et de la maintenir en équilibre dans cette conscience.



Daniel Latif

Je discutais avec mon ami photographe *Cunione* quand celui-ci me lança le défi de faire des portraits avec un appareil photo numérique de meilleure qualité et surtout de meilleure résolution que mon BlackBerry. Effectivement, il y a une autre approche dans l'exécution d'une photographie avec un reflex plutôt qu'avec un smartphone. C'est moins discret et la vision d'un objectif braqué sur soi entraîne plus facilement des réticences. L'exercice est plus difficile et bouscule mes habitudes, mais j'accepte le challenge.



Je me suis naturellement orienté vers un appareil Nikon, car leur univers m'a toujours été familier ; il m'est également arrivé d'utiliser régulièrement dans mes reportages un Nikon D70 puis un D700. Leur usage était par pur intérêt pragmatique. En effet, la photographie n'avait pas encore éveillé en moi d'élan poétique.

Histoire de me roder avec le tout nouveau D780 de Nikon, je retrouve des photographes chevronnés et passionnés que j'avais déjà suivis auparavant. L'occasion parfaite pour explorer Paris avec un nouveau regard, capturer la vie parisienne sous un autre angle avec ce tout nouveau boîtier Nikon.

Perception nouvelle du regard parisien



Pérégrinations au cœur de Paris

Les samedis se suivent et ne se ressemblent pas. Pourtant, cela fait dix ans que les photographes du collectif *Regards Parisiens* se réunissent hebdomadairement et poursuivent la même routine : déambuler à travers la capitale pour capter ces regards et instants de vie du quotidien.

Même après la crise sanitaire de 2020, nos artistes parcourent toujours la Ville Lumière, armés de leurs boîtiers photo, mais avancent désormais masqués comme des bandits, à l'instar des passants qu'ils essaient tant bien que mal de capturer à travers des clichés.

« Museler la personnalité ou souligner le regard ? » Au-delà de cette dualité grossière, cette problématique — relative au port du masque et à son impact dans la perception de la photographie — constituerait à elle-même un remarquable sujet de thèse.

Le masque est, certes, un élément devenu trivial de notre quotidien. Toutefois, il ajoute une toute nouvelle contrainte dans l'exécution de l'œuvre photographique, comme se lamente Daniel Girard, photographe amateur depuis 1970, qui regrette le temps où les passants n'avaient pas cette allure fantomatique.

« Cela déshumanise un peu les photos », reconnaît Emma Radenac, photographe au sein du collectif *Regards Parisiens*, qui affectionne les portraits de rue très serrés. « On a du mal à photographier autre chose que des masques et des portables, mais il faut saisir le masque, car c'est un marqueur temporel qui a toute sa place dans nos photos. C'est le témoin d'une époque que nous traversons », philosophe-t-elle.

Le masque a cet atout paradoxal, celui de souligner certaines expressions, notamment celles du regard. Parfois, ces

yeux envoûtants peuvent disparaître aussitôt une fois le masque enlevé. « *Même si beaucoup d'émotions passent par les yeux, il manque le sourire* ». Elle se remémore, « *avant, on avait le droit à des photos d'amoureux, de longs baisers langoureux ! Là, ça devient très rare* », soupire Emma Radenac. « *Pourtant c'est si beau l'amour* ».

Pour Laurent Dufour, adepte de la photo argentique avec son authentique Hasselblad 500 CM, « *cela ne change absolument pas leur regard* ». Spécialiste de la photo de rue, notamment à Paris, il dresse un portrait cinglant du Parisien qui « *n'est pas connu pour être sympathique en général ; peu souriant, souvent ronchon, râlant pour un oui ou pour un non* ». Pourtant, ce jour de janvier, les flocons de neige qui ont recouvert Paris d'un joli manteau blanc ont adouci le mauvais caractère du Parisien qui se prêtait volontiers au jeu en tombant spontanément le masque, le temps du cliché.



Immersion dans les nouveaux quartiers de Paris

Le soir, couvre-feu oblige, la capitale se plonge dans un silence des plus angoissants, rappelant des airs du premier confinement. C'est le moment idyllique pour arpenter les rues de Paris afin de capturer les architectures et les perspectives et ainsi tester le Nikon D780 en basses lumières — exercice auquel je ne pouvais me prêter avec un téléphone. Engouffrons-nous dans cette nouvelle

rue dans le 17^{ème} arrondissement au nom imprononçable et dont la prolongation mène au nouveau Tribunal de Paris. Un tout nouveau pan de quartier disgracieux, entièrement bétonné, une architecture au goût douteux, un horizon de tours d'immeubles aux façades végétalisées — ornées de plantes déjà fanées dont la plupart des feuilles sont tombées ou moisies.



Le lendemain, en repassant par ce quartier aux prémices de La Défense, j'aperçois un taxi new-yorkais. Ce fameux *yellow cab* utilisé pour le tournage d'un film attire immédiatement mon regard. Une équipe interdit l'accès aux voitures et aux piétons, y compris à ce livreur en scooter qui insiste pour passer : « *Attendez ! On est en train de tourner un film qui se passe à New York, vous ne pouvez pas être dans le plan* ».

Foison de constructions qui ont déjà mal vieilli, rappelant les modélisations 3D, où règne l'ambiance glauque d'un *Resident Evil 3*, orné de fausses façades en trompe l'œil comme dans *Driver*. Visiblement, au-delà de nous replonger dans ces jeux vidéo sur la *PlayStation* d'antan, ce décor fantomatique a le mérite d'inspirer des réalisateurs et leur épargner un tournage outre-Atlantique. La balade s'achève. J'envoie les premiers portraits à *Cunione*. Il jette rapidement un coup d'œil sur son portable et lance : « *Elles sont très bien tes photos ! C'est lassant de voir tous ces masques. Déjà qu'on les voit dans la vie de tous les jours...* », argumente-t-il. Outre le fait d'occulter toute une partie du visage et de lui rappeler a fortiori la crise sanitaire, cela ne l'empêche pas de percevoir le fameux « *sourire parisien* », son expression favorite pour parler du « *Parisien qui tire la tronche* ». Après une inspection minutieuse et quelques observations, le verdict tombe dans la soirée : « *oublie ton BlackBerry !* »
Photos : DL / DR

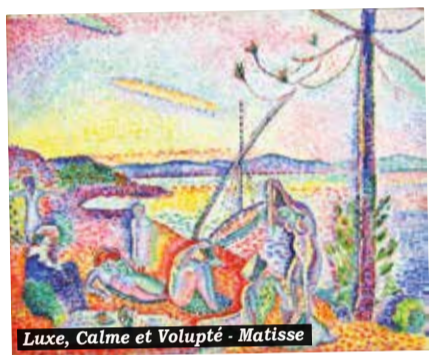




Eren M. Paykal

Cittaslow... Luxe, calme et volupté

Qui ne connaît pas le tableau de Matisse, *Luxe, Calme et Volupté*, reflétant une scène tranquille de la Méditerranée française, en l'occurrence Saint-Tropez ? La mer, source de liberté, mais aussi de plaisirs. Nous vivons pour la plupart d'entre nous dans de grandes villes, que ce soit à Istanbul, Marseille, Paris ou autres. De temps en temps, nous éprouvons une sensation d'étouffement, surtout en ces temps de pandémie qui n'en finit plus. Une tranquillité, un calme et un éloignement s'imposent. Dans ces circonstances, le mouvement *Cittaslow*, représentant les villes tranquilles, revêt une importance primordiale.



Luxe, Calme et Volupté - Matisse

Qui ne souhaiterait pas un lieu dans lequel les contacts humains seraient plus aimables, dans lequel l'économie serait durable en utilisant les énergies renouvelables, en respectant la nature environnante, sa culture, ses us et coutumes, sans problèmes et nécessités d'infrastructures ?

Bien sûr, dans les critères, une population de 50 000 âmes est le plus souvent exigée. En réalité, et en suivant notre volet concernant les localités (notre troisième épisode), *Cittaslow* représente une union internationale de mairies. Comme vous le savez certainement, la paternité de l'idée revient au maire de Greve, dans le Chianti (Italie) : Paolo Saturnini. Ce dernier appelait de ses vœux un nouveau modèle économique afin d'augmenter la qualité de la vie de ses concitoyens. Il était contre la société de consommation qui nuisait à des générations entières. Si l'on prend en considération la situation actuelle, c'était un avant-gardiste dans la gestion urbaine, en quête d'une vie plus harmonieuse et plaisante. Le mouvement *Cittaslow* a pour centre la ville d'Orvieto et adopte, entre autres, les principes suivants :

- Améliorer la vie collective dans le centre urbain ;
- Protéger l'environnement ;
- Défendre la diversité culturelle et l'identité unique de chaque ville ;
- Créer l'inspiration pour une meilleure santé des citoyens.

Aujourd'hui, 268 villes de 30 pays ont ce label de *Cittaslow*. Chianti en Italie a été la première ville à se voir décerner ce label. Une ville candidate doit avant tout poser sa candidature à *Cittaslow*. Par la suite, la mairie candidate devra exposer ses politiques concernant 72 dossiers, incluant en premier lieu l'énergie et l'environnement, les infrastructures, la qualité de la vie urbaine, l'hospitalité, l'agriculture, le tourisme, l'artisanat, l'éducation, la sensibilisation, l'harmonie sociale et les partenariats. La procédure est longue et sérieuse.

- La Turquie comporte en son sein 18 villes *Cittaslow* :
- Ahlat (Bitlis)
 - Akyaka (Muğla)
 - Eğirdir (Isparta)
 - Gerze (Sinop)
 - Gökçeada (Çanakkale)
 - Göynük (Bolu)
 - Güdül (Ankara)
 - Halfeti (Şanlıurfa)
 - Köyceğiz (Muğla)
 - Mudurnu (Bolu)
 - Perşembe (Ordu)
 - Seferihisar (İzmir)
 - Şavşat (Artvin)
 - Taraklı (Sakarya)
 - Uzundere (Erzurum)
 - Vize (Kırklareli)
 - Yalvaç (Isparta)
 - Yenipazar (Aydın)



Burhaniye-Ören, Égée du Nord

Personnellement, il me plairait de découvrir la ville de Burhaniye, une cité radieuse au bord de la mer Égée, incluse dans cette liste. À l'inverse de ses voisins Ayvalık ou Edremit, Burhaniye a toujours cette douceur de vivre et ce respect pour l'agriculture rurale, tout en ayant des plages vierges, loin de ses rivales du sud du pays.



Gözde Pamuk

La Longue Muraille de « dix mille lis »

Depuis le V^e siècle, la Chine est divisée en sept États principaux : Qi, Han, Yan, Chu, Zhao, Wei et Qin. En 247 av. J.-C., Qin Shi Huangdi, 13 ans, succède à son père et devient le roi des Qin. Il est le premier empereur de Chine et règne sur 60 millions d'habitants. Avant même son règne, on trouvait déjà les premiers fragments de la Grande Muraille de Chine, construite pour faire face aux différentes rivalités existantes entre les royaumes. Qin décide de construire une muraille pour faciliter la communication, le stockage des ressources et le logement des militaires. L'armée chinoise envoyait des informations sur le nombre de soldats ennemis et prévenait des attaques. Son nom en chinois signifie « Longue Muraille des dix mille li » afin d'exprimer qu'il s'agissait d'une muraille sans fin. Depuis longtemps, les chercheurs essaient de déterminer la longueur exacte de ce chantier gigantesque. Ils se sont rendu compte qu'il y a en fait 16 murailles, et non pas une, qui ont été construites sur 2500 ans. D'après les recherches scientifiques et archéologiques réalisées à partir d'échantillons de tronçons, on constate que le riz gluant a été utilisé pour la construction des murailles, ce qui les rendait plus solides et plus souples.



Sa longueur a longtemps été estimée à 6 700 km, mais une étude menée en 2009 a permis de découvrir des tronçons enfouis dans le sol. L'étude de 2009 a réévalué sa longueur à 8 850 km. La dernière étude réalisée en 2012 a encore affiné l'étude de la longueur de la muraille estimée aujourd'hui à 21 000 km. Aucune autre construction dans le monde n'a nécessité autant de temps, de main-d'œuvre et de matériaux. Ce mur est tellement long que lorsqu'il était encore opérationnel il y a 400 ans, les sentinelles en poste à l'est voyaient le jour se lever une heure et vingt minutes plutôt que leurs collègues à l'ouest de l'ouvrage ! Aujourd'hui, l'état des pierres de la muraille est en danger. Les sections situées à proximité des lieux touristiques sont bien préservées, mais dans les zones rurales l'édifice est moins entretenu. On remarque également que les pierres de la muraille ont souvent été volées pour être remployées comme matériaux de construction. Malgré son état actuel, la muraille est debout depuis 2000 ans et reste le plus long édifice jamais bâti par l'Homme.

« ... mais la vie continue »

Bernard Pivot
... mais la vie continue
Albin Michel



Malgré de récents ennuis de santé, la retraite de Bernard Pivot reste active. À 85, la figure phare de l'émission *Apostrophes*, revient

sur son parcours dans « ... mais la vie continue », un roman à cheval entre la fiction et l'autobiographie. Voilà donc l'histoire d'un homme qui vient d'avoir 82 ans. Jadis très influent dans le monde de la culture, il était toujours pressé et se pensait invincible. Alors qu'il est à la retraite, il découvre le plaisir de prendre voire même de perdre son temps

à un âge qui résonne souvent avec anxiétés de l'âme et défaillances du corps. À travers ce narrateur qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, Bernard Pivot raconte le grand âge à sa façon. Entre démarche rétrospective et message d'espoir, ce livre permet aussi de mesurer l'évolution du monde culturel.

* Laure Sabatier



Sati Karagöz

Un nouveau prix littéraire est né

Dailleursetdici.news, le média d'une France plurielle, dirigé par Marc Cheb Sun, écrivain, éditorialiste et spécialiste des sociétés multiculturelles, a créé son prix littéraire en 2020. J'ai eu l'honneur de faire partie du jury composé de membres de la rédaction d'*D'ailleurs et d'ici* et de blogueurs littéraires. Parmi la liste des romans proposés par les membres du jury, neuf romans ont été sélectionnés pour cette première édition :

- *6 jours*, d'Émilie Fatiha, Amazon publishing
- *Le dernier Syrien*, d'Omar Youssef Souleimane, Flammarion



- *Les inconsolés*, de Minh Tran Huy, Actes Sud
 - *Rivage de la colère*, de Caroline Laurent, Les Escales
 - *Ténèbres*, de Paul Kawczak, La Peuplade
 - *La petite dernière*, de Fatima Daas, Notabilia
 - *Un monstre est là derrière la porte*, de Gaëlle Belem, Gallimard
 - *404*, de Sabri Louatah, Flammarion
 - *Marseille 73*, de Dominique Mannotti, Les Arènes.
- Quatre romans ont finalement été retenus et il n'a pas été facile de départager les finalistes en lice pour le prix :
- *404*, de Sabri Louatah
 - *Le dernier Syrien*, de Omar Youssef Souleimane

- *Les inconsolés*, de Minh Tran Huy

- *La petite dernière*, de Fatima Daas

Le jury, coordonné par Walid Hajar-Rachedi et Bilguissa Diallo de *D'ailleurs et d'ici*, a décerné son Premier prix littéraire à Minh Tran Huy pour son roman *Les inconsolés*, Actes Sud, le 5 mars dernier sur la page Instagram @dailleursetdici.





Muzaffer Ayhan Kara

Quand et par qui a été fondée l'Association des anciens élèves de Saint-Joseph d'Izmir ?

Les premières démarches ont commencé en 1985. Plusieurs anciens élèves de différentes promotions se sont réunis et ont contacté l'école. S'en sont suivies de nombreuses réunions. Grâce aux efforts d'Önder Limoncuoğlu, d'Ahmet Erinc, d'Ahmet Sukuti Tükel, d'Ümit Azikri, d'Uluğ Atasoy, de Nazmi Çetindağ, de Levent Çetindağ, de Mehmet Nebioğlu, d'Emin Çörüş, de Tunç Eğinlioğlu et de Cemal Tükel, le travail s'est poursuivi. Finalement, l'association fut fondée en 1986.



Quelles sont les activités de l'association depuis sa fondation ?

Notre association s'investit pleinement dans plusieurs activités sociales. Chaque année, nous organisons en mars une réunion intitulée « Café Croissant » dans la cour de l'école pour tous nos anciens élèves. Nous organisons également un bal de fin d'année au mois de novembre ou décembre. Par ailleurs, nous mettons sur pied de nombreuses autres activités sociales jusqu'aux restrictions sanitaires imposées par la pandémie. Les restrictions ont perturbé, comme partout, nos projets alors que nous étions très actifs auprès de nos anciens élèves. Par exemple, notre bal célébrant nos 140 ans a dû être annulé.

« Café Croissant » dans la cour de Saint-Joseph d'Izmir

Nous nous sommes entretenus avec Yiğit Baysal, le jeune président de l'Association des anciens élèves de Saint-Joseph d'Izmir, de l'association d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

lé. Cela nous a fait beaucoup de peine, mais nous reprendrons nos activités et nos projets une fois que la pandémie sera derrière nous.

Par ailleurs, nous sommes restés actifs grâce à des projets de responsabilités sociales. Nous avons notamment conclu un accord avec la Fondation d'Ége Orman pour planter 500 jeunes arbres afin de créer le « Bois de Saint-Joseph » en mémoire de tous les anciens élèves, les professeurs et employés de Saint-Joseph qui ne sont plus parmi nous. Son inauguration aura lieu dès que les restrictions seront levées. Nous avons également créé une bourse d'études au nom de notre dernier frère en fonction à l'école, le regretté M. Caporal.

Quelle est la mission de l'association ?

La mission principale de notre association est de réunir les anciens élèves de tout âge à travers des activités où ils passeront du bon temps, mais aussi de créer ou de renforcer des liens entre eux, la culture de Saint-Joseph étant leur point commun, quelle que soit leur promotion.

Nous ne nous fions pas seulement à nos réunions sociales. Notre plus grand avantage est notre réseau composé de tous nos respectables anciens élèves dispersés à travers le monde. Notre école possède une histoire de 140 ans et notre direction travaille pour établir la place de notre école parmi l'héritage historique de la ville d'Izmir. Ce travail contribuera également à l'héritage de la ville.

Qui sont les membres de la direction actuelle ? Quand ont-ils été élus ?

À moins que je ne me trompe, nous avons la plus jeune direction parmi les associations francophones. Les membres actifs de la direction ont tous été élus après l'an 2000. Je suis le premier président qui vient de notre école primaire, Piri Reis. Les autres présidents sont comme mes frères aînés.

Quelle est la nature des relations entre l'école et l'association ?

Nous avons une relation fondée sur le respect avec le directeur de l'école, M. Augereau. La sous-directrice est aussi une ancienne élève de l'établissement. De plus, nos relations entre l'école et l'association se basent, tout en respectant les limites de nos missions respectives, sur la coopération. En résumé, elle est positive.



Yiğit Baysal

Yiğit Baysal est né le 15 décembre 1991 à Izmir. Il a étudié en primaire à Saint-Joseph d'Izmir. Après avoir poursuivi sa scolarité à Saint-Joseph entre 2005 et 2009, il s'est rendu à Istanbul pour ses études universitaires.

Diplômé du département de sociologie de l'Université Galatasaray, il a effectué sa maîtrise en politique mondiale et relations internationales à l'Université de Bahçeşehir. Le titre de son mémoire était « *L'effet du conflit conservateur moderne sur le comportement des électeurs* ». Il prépare actuellement une thèse de doctorat à l'Université de l'Égée.

Mehmet Yıldırımli, un ami d'Aujourd'hui la Turquie



Mehmet Yıldırımli, brillant dirigeant du Swiss Business Hub en Turquie et correspondant du Switzerland Global Enterprise, est indéniablement fait pour les relations humaines et institutionnelles. Après avoir passé presque huit à Istanbul pour bâtir le Swiss Business Hub Turkey, le voilà qui s'apprête à commencer une nouvelle aventure.

Pour Mehmet Yıldırımli, le moment est venu d'ouvrir un nouveau chapitre de sa carrière. À compter du 1^{er} avril 2021, il endossera ses nouvelles fonctions de « Senior Regional Marketing Manager EMEA » au siège social Switzerland Global Enterprise (S-GE) à Zurich. Au fil des années, beaucoup de choses l'ont inspiré et fasciné. Nous aimerions encore une fois revenir sur le parcours de cet homme qui est né à Istanbul de parents turcs, mais qui a grandi en Suisse. C'est d'ailleurs dans ce pays, à Lausanne, que Mehmet Yıldırımli a entrepris des études en affaires, avant d'obtenir un Bachelor à Stuttgart. Après son MBA, il a travaillé dans la chimie et a finalement décidé de faire un Master dans le domaine des Beaux-Arts. Celui qui excelle dans l'interdisciplinarité met ensuite sur pied un projet dans l'espoir de partir à Shanghai où il fera son entrée dans le département fédéral des Affaires étrangères DFAE. À la suite de cette expérience, il a pris la décision de changer d'air et s'est tourné vers la Turquie, un pays qui l'attire du fait de sa pluralité économique et de son potentiel de développement.

Aujourd'hui, bien que né à Istanbul, M. Yıldırımli « *se sent Suisse* » et apprécie ce travail qui lui permet d'évoluer dans « *une petite famille suisse en Turquie où de très nombreuses organisations permettent des commerces spécifiques et passionnants* ».

La famille d'Aujourd'hui la Turquie s'agrandit



Notre chroniqueur régulier et membre du comité de rédaction, Mehmet Derya Adıgüzel, ainsi que sa conjointe, Dilara Wiegmann Adıgüzel, nous ont annoncé la naissance de la petite Mia Duru Adıgüzel, le 16 janvier 2021.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et bienvenue à la petite Mia. La rédaction d'*Aujourd'hui la Turquie* souhaite beaucoup de bonheur, mais aussi la santé et une longue vie à toute la famille.

Selim Kunalalp : « À voir les hommages qui lui ont été rendus, ces jeunes de tous âges ne l'ont pas oublié »

(Suite de la page 1)

On dormait dans des dortoirs regroupant une bonne cinquantaine de garçons ; on se levait à six heures du matin et, évidemment, le chauffage central n'ayant pas encore été installé, on y gelait sauf dans les classes où, heureusement, se trouvaient des poêles à charbon. Frère Raymond, qui dormait dans le même dortoir, séparé de nous par un simple paravent, partageait nos tribulations. Alors que les élèves ne passaient qu'un nombre limité d'années dans ces conditions spartiates, lui y a passé toute sa vie.

Tout cela fait que quand je suis allé faire mon service militaire quelques années plus tard, je me suis adapté à la vie de caserne sans la moindre difficulté.

J'ai continué à le revoir au fil des ans malgré le fait que je n'ai pas habité à Istanbul pendant presque cinquante ans après avoir terminé mes études à Saint-Joseph. Nous avons des amis communs à Çeşme et je l'ai également revu chez son frère Claude où il venait passer des vacances. Je me souviens de l'avoir un jour taquiné sur les changements, surtout en matière de discipline, qui avaient eu lieu une fois l'internat supprimé et les filles admises. Il avait haussé les épaules avec un petit sourire : « *Que veux-tu, les temps ont changé.* »

Il a laissé un souvenir inoubliable surtout en créant l'Association d'anciens élèves qui nous a donné une espèce d'es-

prit de corps, chose qui manquait par le passé. Grâce à lui, l'Association a pu se servir du vaste terrain jouxtant l'école pour y installer ses locaux avec salle de conférence, terrains de sports et piscine. Quand, à la fin des années 1990, le gouvernement turc de l'époque a commis la grosse erreur de fermer les trois classes du « Ortaokul » dans les écoles dites « étrangères » d'Istanbul, il a été à l'origine de la création de la Fondation Saint-Joseph qui a ensuite ouvert le lycée Petit Prince. Sans ses talents d'organisateur, il est peu probable qu'une telle initiative ait pu aboutir.

Que Dieu vous donne le repos que vous avez bien mérité, cher frère !

* Selim Kunalalp



Dr. Gökür Gündoğan

PhD management culturel
Ambassadrice culturelle de
l'Université du Vin
(Vallée du Rhône)

Chères Fulya et Semril et cher José, pouvez-vous nous parler un peu de votre parcours dans ce métier ?

Fulya : Je suis l'une des trois œnologues de « TrioWinemakers ». Mon attrait pour le vin vient de ma famille. Ma mère est une Égéenne et dans le village où elle est née, les gens produisaient du vin maison. Presque tout le monde possédait un vignoble. Je peux donc dire que c'est la première boisson que j'ai connue dans mon enfance. Je me suis toujours intéressée au vin lors de mes études d'ingénierie alimentaire à l'Université de Çukurova. D'ailleurs, c'est le meilleur endroit pour aborder ce sujet. À la suite de ma licence, j'ai travaillé deux ans dans le secteur viticole. J'ai ensuite décidé de devenir œnologue. Je suis partie à Bordeaux en 2007 et j'ai terminé le programme de DNO (diplôme national d'œnologie) à ISVV pour obtenir le titre d'œnologue.



Fulya Akinci

José : J'ai choisi l'ingénierie agronome comme profession, car je voulais être dans la nature. Mon amour pour les vignes est né lors de mes années universitaires. Le vin me permettait de voyager et de découvrir de nouveaux horizons. Je faisais mes études agronomiques en Espagne. Lors d'une vendange, je suis parti travailler en France et le vin est entré dans ma vie pour y rester à jamais. Après avoir fini mes études en 2009, j'ai eu la chance de voyager dans divers pays pour y travailler. Depuis 2012, je suis conseiller pour la Chine et depuis 2014 je vis ici, en Turquie.

Semril : J'étais une œnophile amateur avant de m'intéresser réellement au vin. Mon intérêt professionnel a débuté avec mes études universitaires durant lesquelles j'étais ouvrière bénévole dans le petit chai de l'école. Par la suite, en 2003, j'ai eu la chance de faire mon stage dans le secteur viticole et ma plus grande passion est devenue ma profession. En 2010, pour solidifier mes expériences dans le secteur avec des bases scientifiques, j'ai suivi le programme DNO de Montpellier SupAgro, car je sentais un manque au niveau du savoir viticole. Puis ma période de « vintage winemaker » a commencé et j'ai travaillé dans divers pays, notamment en Turquie. Rencontrer les gens du secteur au niveau international m'a enrichi. En 2016, nous avons fondé « Trio Winemakers » en Turquie et je poursuis depuis mon chemin.

Entretien avec : Fulya Akinci, José Hernandez, Semril Zorlu

Viser l'excellence pour les vins anatoliens : Trio Winemakers

Comment vos chemins se sont-ils croisés ?

Fulya : J'ai rencontré José à Bordeaux lors de mes études d'œnologie. Après l'université, nous avons visité ensemble plusieurs pays, et nous avons travaillé dans les vignes ainsi que dans les chais. En 2013, je suis rentrée en Turquie et José est venu me rejoindre peu de temps après. Nous avons commencé à prodiguer des conseils sur la viticulture et la viniculture et depuis huit ans déjà nous continuons à faire cela. Quant à Semril, je l'ai connue à l'Université de Çukurova. Nous sommes donc amies depuis 20 ans, et nous avons travaillé ensemble après la faculté.

Même quand on vivait dans des pays différents, on a gardé le contact. Quand Semril est rentrée en Turquie, nous avons décidé de poursuivre notre chemin tous ensemble.

Est-ce que l'union fait la force dans ce métier ou est-ce que ça rend parfois les choses plus difficiles ?

Fulya : L'union fait la force. Toutefois, même si l'œnologie est une science fondée sur des réalités très claires, il y a chaque fois la créativité d'un ou d'une œnologue, sinon vous perdez l'âme du métier. Autrement dit, il n'est pas toujours facile de passer à l'action quand on est trois. Il faut une bonne organisation pour surmonter cette difficulté. Notre stratégie de travail est basée sur cela ; nous prenons les décisions vitales ensemble, nous dégustons ensemble, mais chaque œnologue crée le vin sous sa responsabilité.



Jose Hernandez

Vous avez tous une grande expérience à l'international. Toutefois, vous avez choisi un pays dont le secteur actuel reste assez restreint comparé aux autres pays producteurs. Pourquoi ?

Fulya : Nous avons travaillé dans de nombreux pays. Ce furent des expériences incroyables. Nous pourrions de nouveau partir à l'étranger et travailler avec le même enthousiasme, d'autant plus que nous avons quelques projets à l'échelle internationale qui sont en cours. Les terres anatoliennes, qui sont l'un des berceaux de la culture du vin, étaient malheureusement dans une phase stagnante jusqu'à récemment et, lors de cette longue phase figée, nous avons beaucoup perdu en ce qui concerne le savoir ancestral, les expériences et la pluralité des cépages. Ces dernières années, on redécouvre notre

héritage culturel. Ce qui est fascinant, c'est d'obtenir des résultats très réussis avec des cépages internationaux quand on les adapte aux bons terroirs. De la même manière, en appliquant différentes approches œnologiques avec des méthodes de viticulture convenables, les vins produits à partir des cépages indigènes arrivent à montrer leurs potentiels qualitatifs et leurs originalités. En somme, l'objectif de produire des vins à partir de cépages indigènes - et qui trouveront leurs places dans le marché international - était grand. C'est une grande émotion de créer des vins qui traversent les frontières et font revivre cet héritage.

Quels terroirs vous attirent le plus en Turquie ?

Fulya : Ce qui est important ici, c'est de pouvoir adapter les bons cépages aux bons terroirs. Ainsi, en appliquant de bonnes techniques et de bonnes méthodes de viticulture, vous produirez des vins de qualité issus de divers terroirs. D'est en ouest de la Turquie, il est essentiel pour nous de pouvoir expérimenter divers résultats d'un même cépage international, de découvrir les meilleures parcelles, ou encore de travailler avec d'innombrables cépages locaux. Il est donc difficile de choisir « un terroir » original, mais s'il ne faut qu'en citer quelques-uns je dirais : les vins blancs élégants produits à partir des vignobles de hauteur des sols volcaniques de la Cappadoce, les vins de garde du centre d'Égée avec le terroir de « Güney » qui ont une structure solide grâce à la nature argilo-calcaire des sols, et les vins issus des vignes centenaires du cépage Boğazkere vivant sur les pentes arides de Diyarbakır... L'adaptation de ce même Boğazkere en région Égéenne sous l'influence des doux vents étiens... Ou encore les rouges et les blancs vifs de la Thrace provenant de divers mésoclimats de la région... Finalement, maintes régions où nous pouvons découvrir les cépages rares et oubliés de l'incroyable terroir anatolien...

Pouvez-vous nous citer les trois cépages indigènes et les trois cépages internationaux que vous aimez travailler ?

Semril : C'est difficile de choisir. Cela varie selon les zones. Je dirais : Öküzgözü, Boğazkere, Emir, mais aussi Cabernet franc, Syrah et Chenin Blanc.



Semril Zorlu



L'équipe Trio Winemakers à Bordeaux

50 Association
CNS des œnologues de Bordeaux

Fulya : Sultaniye, Boğazkere, Kalecik Karası pour les cépages indigènes et Sauvignon blanc, Cabernet Sauvignon et Albarino pour les cépages internationaux.

José : Boğazkere, Kalecik Karası, Emir et, pour les cépages internationaux : Sauvignon blanc, Riesling et Tempranillo.

Comment voyez-vous l'avenir du métier d'œnologue ? Quelles sont les dernières tendances ?

Fulya : Chacun peut faire du vin de façon amateur. Il prendra plaisir en le dégustant. Mais la science d'œnologie entre en jeu si l'on parle d'une production professionnelle. Elle unit plusieurs disciplines comme la biologie, la microbiologie, la chimie, la géologie, l'agronomie... C'est un secteur en constante évolution, d'autant plus qu'avec le réchauffement climatique, vous devez adapter les techniques existantes aux nouvelles conditions.

En ce qui concerne notre pays, bien que la culture du vin soit très ancienne sur ces terres, la plupart des pratiques actuelles visent la production des raisins de table. Il faut changer les habitudes des gens et leur faire prodiguer de nouveaux savoirs pour faire du vin. Il y a une fausse tendance en vin. On pense à la production du vin comme si c'était une recette pratique de cuisine, mais ce n'est pas du tout le cas.

Selon les terroirs et l'effet de millésime, tout bascule... Le potentiel du secteur en Turquie est considérable. L'essor de la production et l'augmentation de la qualité des produits en sont des éléments de preuve. Plus les professionnels accompliront de belles choses, plus les gens connaîtront mieux ce métier et plus ils respecteront le travail de ces derniers.

Vous avez récemment créé deux cuvées sous votre propre marque « TrioWinemakers ». L'une avec 100 % de sauvignon blanc et la deuxième avec 100 % de cabernet sauvignon. Et après ? Les mêmes cuvées pour le millésime 2020 ou différentes surprises ?

Fulya : 2020 n'était pas une très belle année pour nos vignes. Nous avons donc décidé de ne pas créer une cuvée pour ce millésime. Cependant, le projet continue, de nouvelles expériences et surprises nous attendent lors des saisons futures.



Mine Çerçi

Le théâtre face à la crise de la COVID-19
Interview avec Kemal Aydoğan, directeur artistique de Moda Sahnesi - 3

Moda Sahnesi (La Scène Moda) est l'un des théâtres les plus fréquentés de la rive asiatique d'Istanbul. Ancien cinéma de Kafkas fondé en 1969, rebaptisé Cinema Moda en 1984, cet espace a été transformé en théâtre en 2013. Alors qu'il prend part à un important partenariat avec le Festival International de Théâtre d'Istanbul, Moda Sahnesi continue à accueillir de nombreuses compagnies ainsi qu'à présenter ses propres spectacles. Voici la troisième partie de notre interview avec le fondateur

Toutes ces nouvelles activités remplaceront-elles le théâtre ?

et directeur artistique du Moda Sahnesi, Kemal Aydoğan, qui porte sur la situation actuelle, c'est-à-dire les conséquences de la pandémie sur le théâtre en Turquie.

Comment envisagez-vous le futur de votre théâtre, mais aussi des autres théâtres d'Istanbul ? D'après vous, observerons-nous après la pandémie des conséquences durables sur le modèle économique des théâtres, ou encore sur les habitudes des spectateurs ?

Je ne sais pas exactement comment les théâtres vont survivre. Je ne peux pas prévoir comment les théâtres privés et surtout les compagnies indépendantes vont survivre sans aide. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que, en plus de la crise

sanitaire, nous traversons une crise économique. Les conséquences que nous subissons n'augmenteront pas de manière arithmétique, mais de façon géométrique. Nous entendons beaucoup parler du « numérique », du théâtre « en ligne ». Il y a quelques théâtres qui ont en effet programmé des projets diffusés en ligne. Je pense donc que nous serons témoins de l'augmentation des projets numériques, car cela représente un avantage considérable de ne pas être limité dans l'espace. Est-ce qu'ils seront toujours à la mode après la pandémie ? Va-t-on par la suite retourner au théâtre « classique » ou chercher de nouvelles façons de faire du théâtre ? Est-ce que toutes ces nouvelles

activités vont remplacer le théâtre ? Je pense que nous allons avoir beaucoup de discussions sur ces sujets. Est-ce que nous allons continuer à consommer comme avant alors que nous faisons face à des épisodes de sécheresse, au réchauffement climatique et à d'autres catastrophes ? Pourquoi nos habitudes de consommation ne changeraient-elles pas alors que le théâtre évolue ? D'où vient la magie du capitalisme comme il persiste à exister avec toutes ses institutions ? Si l'on continue comme ça, est-ce qu'on verra notre vieillesse ? Je pense que nous allons nous pencher sérieusement sur ces questions dans un futur très proche.

Le Festival du film d'Istanbul célèbre ses 40 ans !



Présenté pour la première fois au public en 1982 comme une « semaine du cinéma », le principal événement consacré au septième art célèbre cette année ses 40 ans. Organisé par la Fondation d'Istanbul pour la culture et les arts (İKSV) et soutenu par le ministère de la Culture et du Tourisme, le festival se tiendra au 1^{er} avril au 29 juin et soulignera les efforts

déployés par le festival depuis quatre décennies pour réunir les acteurs, les artistes, les réalisateurs et le public.

Comme chaque année, c'est un riche programme qui attend pendant trois mois les festivaliers entre les dernières productions nationales et internationales, des films primés, des grands classiques et des découvertes !

En raison de la crise sanitaire, les projections débiteront le 1^{er} avril sur la plateforme du festival filmonline.iksv.org. En avril et en mai, de nouveaux films seront ajoutés chaque mardi, vendredi, samedi et dimanche.

En outre, si les conditions sanitaires le permettent, les films inclus dans le programme de la compétition nationale seront également diffusés dans les salles de cinéma les deux premiers mois du festival. Enfin, en juin, le public pourra clôturer comme il se doit le festival avec un Gala, mais aussi en visionnant les films présentés dans la catégorie « compétition internationale » dans des salles de cinéma ou en plein air et bien entendu en ligne.

Mémoire hexagonale

Avec son œuvre « 6gen Bellek » (« Mémoire hexagonale », en français) Fazilet Kendirci questionne l'effet des médias sur la perception de la réalité par l'individu, le rapport entre la mémoire sociale et l'histoire récente, et plus fondamentalement, la place de l'être humain dans le monde et l'univers avec le public.

La face avant de l'œuvre, qui a été formée par la combinaison de 365 toiles hexagonales, représente « la formation d'un

humain à partir d'une goutte d'eau, son développement, atteignant le sommet de son succès et se terminant par une nouvelle goutte dans le temps ». La face avant de l'œuvre représente l'univers, tandis que le verso se compose de coupures de journaux représentant des articles de presse parus entre 2007 et 2012.

Le fait que le jour soit de 24 heures s'exprime par le diamètre des toiles de 24 centimètres. Au total, 365 toiles représentent une année. Lorsque Fazilet Kendirci a commencé ce travail, son objectif était de documenter une période de six ans sur ces toiles avec les soins d'un détective.

Bref, alors que 365 canevas interrogent un processus de perception mentale sur son dos, il traite de la perception physique sur sa face avant en termes de sens.

Fazilet Kendirci a exposé à Piramid Sanat du 12 au 26 février 2021.



Exposition : Printemps des Artistes 2021



Si vous aimez l'art et Istanbul, la 14^{ème} édition du Printemps des Artistes est faite pour vous. Créé en 2006, le Printemps des Artistes est organisé par Istanbul Accueil, en partenariat avec le lycée Sainte Pulchérie et avec le soutien technique de l'Institut français de Turquie, afin de dévoiler de nouveaux artistes et de collecter des fonds pour des œuvres caritatives.

Avec pour thème « Istanbul, ville de contrastes », neuf artistes (Abd Allatif Aljeemon, Imad Habbab, Murat Irtem, Canan Aydoğan, Kenan Işık, Yasemin Kuzucu, Gabrielle Reeves, Emine Şenses et Cemal Toy) présenteront plus de 120 œuvres – peintures, photographies et collages – afin de partager avec vous leur vision originale d'Istanbul.

Cette année, 30 % des bénéfices des ventes des œuvres exposées seront reversés au profit de deux associations et un hôpital :



- Mor Çatı est un refuge ainsi qu'un centre de solidarité offrant des services juridiques et psychologiques aux personnes dans le besoin, particulièrement aux femmes et aux enfants victimes de violences domestiques

- Hayata Sarıl Dernegi est une association ayant pour objectif de réintégrer les sans-abris

- L'hôpital Lape installé à Istanbul depuis 1857 et tenu par la Congrégation des Filles de la Charité.



L'exposition aura lieu du 2 au 11 avril en présentiel à la Galerie Od'A-Ouvroir d'Art du lycée Sainte Pulchérie, à Taksim (Beyoğlu, Istanbul). En raison de la crise sanitaire, vous pourrez découvrir l'exposition de façon virtuelle durant tout le mois d'avril.

Quand ?

Exposition virtuelle : du vendredi 2 avril à fin avril

Vernissage : vendredi 2 avril, à partir de 18 h 30

Exposition : du samedi 3 avril au dimanche 11 avril

Horaires d'ouverture : tous les jours de la semaine de 13 h à 14 h (le mercredi de 13 h à 17 h) et les week-ends du 12 h 30 à 17 h



Aujourd'hui la Turquie

Saint-Joseph



<https://www.sj.k12.tr/>

No ISSN : 1305-6476

Supplément gratuit, Saint-Joseph,
au numéro 193,
Avril 2021 d'Aujourd'hui la Turquie



Frère Bernard-Raymond

Frère Raymond, ou Pierre Caporal, est né à Izmir le 5 mars 1930. Après avoir été élève au collège Saint-Joseph d'Izmir, il a intégré en 1944 le lycée Saint-Joseph d'Istanbul duquel il sortira diplômé en 1947.

Titulaire d'une licence de mathématiques et de physique de l'Université de Lille, il a commencé à travailler en tant que professeur de physique au sein du lycée Saint-Joseph en 1958. Dès lors, il a conquis une place particulière dans le cœur des élèves et de ses collègues du fait de son approche innovatrice, particulièrement prégnante lorsqu'il est devenu en 1960 inspecteur de la Première Division.

En 1968, le frère Caporal a été nommé directeur de ce lycée dont il était lui-même diplômé. À la suite d'une année de

césure (1979-1980) pour suivre une formation à Rome, il a repris son poste de directeur qu'il a occupé jusqu'en 1995, année où il a rejoint le lycée Saint-Joseph d'Izmir.

Le frère Raymond est décédé le 24 janvier à Beyrouth, suscitant une vague d'émotion et d'hommages. C'est en l'honneur de cet homme remarquable qu'*Aujourd'hui la Turquie* a entrepris, sous l'impulsion d'Eren M. Paykal, un ancien élève du frère Raymond, de publier un supplément recueillant les témoignages de ceux qui l'ont côtoyé.

Adieu cher frère Raymond



(lire la suite page II)

À sa simplicité, son sourire radieux et serein, mais aussi à cette espièglerie joyeuse de l'enfant

Paul Georges, directeur du lycée français Saint-Joseph depuis 2016, a accepté de répondre aux questions d'*Aujourd'hui la Turquie* afin de rendre hommage à l'un des piliers de son lycée : le frère Raymond.

Vous avez connu frère Raymond. Comment le décririez-vous ?

J'ai rencontré pour la première fois le frère Pierre Caporal durant la fête des professeurs en novembre 2004 alors que je débutais en tant que professeur au lycée Saint-Joseph. Il m'est apparu comme une figure tutélaire, vénéré de ses anciens collègues et anciens élèves devenus professeurs présents dans l'assemblée. Le frère Caporal, qui était parti au lycée Saint-Joseph d'Izmir depuis 1996, aimait en effet passer au lycée pour certaines occasions. J'ai eu l'opportunité d'apprendre à mieux le connaître après ma prise de fonction en tant que directeur du lycée Saint-Joseph d'Istanbul. Le frère Caporal m'a toujours encouragé et soutenu dans mes choix et je lui en suis reconnaissant à jamais.

Quel trait de caractère ou attitude appréciez-vous particulièrement chez lui ?

J'appréciais sa simplicité, son sourire radieux et serein sur les choses tout en gardant l'espièglerie joyeuse de l'enfant qui a su rester en lui ce qui représente à mes yeux la qualité suprême d'un éducateur. J'admirais aussi son acuité intellectuelle et sa force de caractère même lors de sa dernière visite au lycée en juillet 2020 durant laquelle il se forçait à faire les cent pas dans les couloirs du lycée après s'être remis d'une fracture de la hanche.

Pouvez-vous nous parler brièvement de son parcours avant son arrivée en Turquie ?

Il faut peut-être préciser que le parcours du frère Pierre commence en Turquie où il est né, à Izmir, le 5 mars 1930, issu d'une famille levantine de nationalité française. Il est élève au collège Saint-Joseph d'Izmir jusqu'en 1944 avant de devenir élève interne du lycée Saint-Joseph d'Istanbul dont il sera diplômé en 1947. Durant sa scolarité, le frère Pierre s'est dit profondément marqué par l'humble

persévérance, l'intégrité, le sens du devoir des frères qui assuraient l'éducation dans ces écoles. C'est ainsi que de 1947 à 1955, il va aller au Juvénat puis au Noviciat pour devenir frère tout en suivant des études de mathématiques et de physique. De 1955 à 1958, le frère Pierre fait son service militaire qui durait trois ans à l'époque d'abord en Allemagne puis en Algérie en attendant de réaliser son rêve : revenir dans la Turquie de son enfance et de sa jeunesse.



Quelles ont été les étapes importantes de son parcours en Turquie, d'abord à Izmir puis à Istanbul ?

Il commence sa mission d'enseignant en septembre 1958 sous le nom de frère Bernard-Raymond, mais les élèves l'appelleront vite « frère Raymond ». Il enseignera les mathématiques aux collégiens et la physique aux lycéens. En 1960, le frère directeur lui confie en plus la responsabilité d'inspecteur (responsable de cycle). En 1968, il devient le premier frère directeur du lycée qui a été diplômé du même établissement. En 1980, il fait une année de césure pour suivre une formation d'une année à Rome avant de reprendre ses fonctions de directeur jusqu'en 1995, après 26 années de bons et loyaux services. En 1996, il quitte la communauté de Saint-Joseph d'Istanbul pour rejoindre celle du lycée

Saint-Joseph d'Izmir. À l'âge où la plupart d'entre nous font valoir leur droit à prendre leur retraite, le frère Caporal a continué à servir les écoles des frères en assurant l'économat au niveau du District lasallien du Proche-Orient.

Quel professeur de physique était-il ?

Quand je pose la question à ses anciens élèves, ce qui revient toujours, c'est le souvenir d'un professeur dévoué, innovant dans ses pratiques, car ils évoquent la qualité des travaux pratiques pour faire des expériences en physique alors que cela n'était pas très pratiqué à l'époque dans les écoles en Turquie. Il était très aimé de ses élèves et il suffit de voir le visage de ces anciens que j'ai eu l'occasion de rencontrer en sa compagnie pour comprendre l'attachement profond qui les liait.

Comment le frère Raymond a-t-il marqué le lycée Saint-Joseph et son évolution ?

Le frère Pierre Caporal a joué un grand rôle dans le tournant historique des années 1968 en permettant l'adaptation du collège/lycée aux vents nouveaux qui soufflaient à la fois en Europe et en Turquie. L'école, disait-il, telle qu'elle existait jusqu'alors, était contestée. Il a permis l'intégration progressive des professeurs laïcs (qui n'étaient pas frères) dans l'équipe enseignante à une époque où le nombre de frères diminuait drastiquement partout en Europe. Il a su ensuite faire traverser le lycée sans encombre durant des temps rudes notamment dans les années 1970 où il a dû prendre la décision difficile, mais nécessaire, de fermer l'internat. Il a préparé aussi avec succès un grand changement : l'arrivée des filles au lycée à la fin des années 1980. Il est enfin à l'initiative avec quelques anciens du lycée de la création de la fondation SAJEV qui a créé l'école et le lycée Petit-Prince.

Quels étaient ses valeurs et ses principes en matière d'enseignement et d'éducation ?

Ceux qu'ils avaient pris pour modèles quand il était élève des frères : l'humble persévérance, l'intégrité, le sens du devoir des frères. Un frère, je tiens à le rappeler, est celui qui consacre sa vie aux jeunes et à l'éducation. Les frères assurent depuis 1840 un service éducatif en Turquie pour les jeunes de Turquie.

Comment l'école fait-elle vivre, ou fera-t-elle vivre, le souvenir du frère Raymond ?

Le souvenir du frère Pierre Caporal existe déjà puisqu'une maison qui sert de réfectoire à tout le personnel du lycée porte déjà son nom de famille. Mais, l'école, pour l'heure, attend des heures plus propices à des temps de commémoration ensemble, en présence de chacun. Il faut attendre la fin de cette pandémie.

Quel est l'héritage le plus marquant du frère Raymond pour le lycée Saint-Joseph ?

S'il fallait en choisir un, je dirais la création de la fondation éducative SAJEV qui a permis la création de l'école Petit-Prince.

Que pouvez-vous nous dire de son lien avec la langue et la culture de la Turquie ?

Le frère Pierre parlait parfaitement le turc avec un joli accent français, aux dires de ses anciens qui aiment bien – toujours avec tendresse – imiter son accent tranquille. Les deux langues et les deux cultures, la turque et la française, se conjugaient en lui à merveille et témoignaient de son souhait le plus ardent de tisser de solides liens, des liens fraternels entre les deux pays.

* Propos recueillis par Dr. Hüseyin Latif

Adieu cher frère Raymond

Étant un ancien de Saint-Joseph (1984), à Istanbul, c'est avec tristesse que je voulais partager avec vous ma peine quant à la grande perte, survenue le 24 janvier dernier, de notre directeur, Pierre Caporal, le cher frère Raymond. Professeur, Vice-Directeur et Directeur du lycée entre 1958 et 1995, le frère Raymond, né à Izmir en 1930, était lui aussi un ancien de Saint-Joseph. Pierre Caporal était l'un des piliers les plus solides et les plus honorables de Saint-Joseph. Il était pour nous plus qu'un professeur. C'était un guide pour toute une vie.



J'ai connu le frère Raymond quand mes parents m'ont inscrit au collège Saint-Joseph en 1978, après notre retour de Genève. J'avais dix ans. Connaissant la langue de Molière, j'avais été admis directement en 6^{ème}, sans passer par les classes préparatoires. J'étais un peu surpris par la ville d'Istanbul sous ce froid mois d'octobre, d'autant plus que l'ambiance était délétère en raison d'un climat politique plus qu'asphyxiant.

La tranquillité et la propreté de la Suisse me manquaient. Ma grand-mère, qui habitait à Ankara, me manquait. Et malgré mon retard d'un mois, Pierre Caporal m'accorda une semaine de congé en déclarant en turc d'une voix douce : « *tabii ki anneaneyi görecek...* » (« bien sûr qu'il doit voir sa grand-mère », en français). Cette attitude contrastait avec l'environnement qui me paraissait hostile de ce lycée centenaire de Saint-Joseph...

Après son décès, j'ai vu encore une fois le grand respect et l'affection des anciens élèves, tous âges confondus, envers cet homme qui nous avait tant donné de son vivant. J'ai partagé ce sentiment avec Monsieur Hüseyin Latif qui, très aimablement, a accepté de publier un supplément dédié au frère Raymond.



Je voudrais aussi exprimer ma gratitude à l'Administration actuelle de Saint-Joseph pour sa disponibilité ainsi qu'au cher professeur Öncel Koca, l'un des doyens des anciens de Saint-Joseph, qui a consacré beaucoup d'efforts pour recueillir les témoignages.

Que le cher frère repose en paix...

* Eren M. Paykal
Saint-Joseph, 1984

À ses devoirs et surtout à ses habitudes

En 2005, j'ai été nommé directeur adjoint au lycée Saint-Joseph d'Izmir. J'ai eu alors l'honneur et le plaisir de rencontrer ce personnage mythique de l'enseignement francophone en Turquie, Pierre Caporal, que je connaissais jusque-là seulement de nom.

Longtemps délégué de tutelle, le frère Caporal habitait au lycée, seul dans la communauté des frères. Outre toutes ses qualités humaines, il était très attaché à ses devoirs et surtout à ses habitudes. Tous les matins, à 8h05, il quittait le lycée pour se rendre à l'église qui est à proximité du lycée et, au retour, il venait chercher son quotidien préféré à l'accueil, remontait dans son appartement, lisait attentivement toutes les nouvelles, tous les articles et les pages de sport où il trouvait souvent quelque chose d'intéressant sur son équipe préférée Fenerbahçe... Puis, quand il descendait le journal, il venait le déposer dans mon bureau et c'était l'occasion de prendre un café ensemble — que je préparais moi-même, car il fallait diluer son café avec un peu d'eau froide — et de parler de l'actualité. C'est ainsi qu'un jour, en 2012, alors qu'il avait 82 ans, il a vu dans mon bureau un nouvel appareil, un iPad, cette nouveauté technologique munie d'un écran tactile et beaucoup moins encombrant que son ordinateur portable. Comme on équipait les professeurs de tablettes, il en a voulu une et je lui ai prodigué les notions élémentaires pour qu'il puisse s'en servir. Nous avons organisé des formations pour initier nos professeurs à cet outil et frère Caporal participait à toutes les séances. Il était le plus assidu de nous tous ! Quelque temps après, il ne récupérait plus son quotidien préféré à l'accueil, car il le lisait maintenant sur sa tablette ! Smyrniote d'origine française, Pierre Caporal était très attaché à cette ville portuaire, berceau des civilisations anciennes, qui avait accueilli ses aïeux au XVIII^e siècle. De plus, cette ville portuaire avait également la particularité d'être



la première escale des frères lasalliens, congrégation dans laquelle il avait fait ses vœux après avoir été lui-même élève de ces frères d'abord à Izmir puis à Istanbul. Il ne voulait jamais la quitter. Après cette chute fatale en automne 2019, je me suis rendu à Izmir pour le voir dans sa chambre d'hôpital où il s'était fait opérer. Il se souciait alors plus d'être obligé de quitter Izmir que de sa santé. Heureusement, au mois de mars 2020, il est revenu pour régler les formalités de visa et, grâce au confinement, il a pu passer quelques mois de plus dans sa ville bien aimée... Cette photo a été faite dans la cour du lycée Saint-Joseph à la fin de son dernier séjour à Izmir, au mois de juillet 2020. Il était vraiment en pleine forme et, comme il le faisait avec tous ses visiteurs, il était descendu dans la cour pour m'interpeller : « *Tu vois Serhat, je vais très bien. Tu te souviens l'été dernier quand tu étais venu me voir, j'avais du mal à descendre. Et maintenant, Dieu merci, malgré mon accident, voilà : je suis descendu !* » Oui, cher frère. Et j'étais très content de vous avoir trouvé aussi souriant qu'avant, comme en témoigne cette photo, peut-être la dernière que vous avez fait faire à Izmir, votre ville natale...

Vous m'étiez un excellent soutien pendant les années où j'étais à Izmir. Je garderai toujours un bon souvenir de vos conseils, de votre humanisme et de votre amitié qui étaient très chers pour moi.

Que votre âme repose en paix !

* Serhat Yalamanoğlu
Directeur adjoint du
lycée Saint-Joseph d'Izmir de 2005 à 2017
Directeur adjoint du lycée français Saint-Benoît
d'Istanbul depuis 2018

Pourquoi ai-je choisi le métier d'enseignant ?

De nombreuses raisons ont motivé ce choix, mais toutes ont pour origine commune une même personne. Lorsque j'étais élève, j'ai vu le frère Raymond, mon professeur de physique et mon directeur, ne jamais céder un pouce sur le terrain de l'honnêteté. Sans jamais faiblir ni flancher, il a toujours constitué un exemple pour ceux qui l'entouraient. Il était adepte de la méthode aigre-douce. Il s'est toujours comporté envers chacun de façon équitable. Il venait en aide avec discrétion à ceux qui éprouvaient des difficultés. Enfin, il a constamment œuvré pour consolider la communauté de Saint-Joseph.

Lorsque j'étais professeur, il a toujours octroyé à mes collègues comme à moi la liberté de laisser libre cours à notre personnalité, dans la mesure où cela n'entraînait pas d'incompatibilité avec l'institution des frères.



Il a toujours été, à l'école comme dans ses relations sociales, une personnalité exemplaire, dont on souhaite s'inspirer, vis-à-vis des jeunes auxquels il a dévoué sa vie.

Ma peine est immense.

Cher frère, mon très cher maître, mon étoile du Berger !

Reposez en paix dans la lumière.

* Ender Üstünel
Saint-Joseph, 1983
Professeur de TICE du lycée Saint-Joseph, 1993
Sous-directeur du lycée Saint-Joseph, 1995
Directeur-Adjoint Turc et DSI, 2002

« Cher frère »

« *J'ai quatorze ans.* » C'est la toute première phrase que j'ai prononcée en français.

Un jour de septembre, en 2002, une nouvelle promotion d'élèves faisait son entrée à Saint-Joseph. Petit Quartier accueillait pour la première fois une promotion composée seulement des « nouvelles ». Cette phrase de ma promotion marquait une ère nouvelle. Une époque se terminait dans cet établissement d'enseignement français plurisécularisé de la rive asiatique d'Istanbul.

J'ai fait partie de cette première promotion où il n'y avait plus de distinction entre les anciens, ceux qui avaient effectué leurs années de collège à Saint-Joseph, et les nouveaux qui n'y étaient entrés que pour le lycée, à leurs quatorze ans. À la suite d'une grande réforme de l'éducation nationale turque, entamée à la fin des années 1990, la scolarité à Saint-Joseph n'était désormais composée que d'une année de prépa et de quatre années de lycée.

Du troisième carreau ; nous n'avons eu que des bribes de rumeurs. De la fameuse discipline des frères... Nous n'en avons été que des témoins indirects. Les temps changeaient et il en allait de même pour les institutions. Pourtant, lors de cette traversée de Saint-Joseph, beaucoup trop courte, mais fondamentale pour notre vie, une grande histoire, celle du lycée nous a suivis et nous a entourés.

Un nom en particulier figurait dans cette tradition : frère Caporal !

Pour ceux qui, en 2002, prononçaient la fameuse première phrase « *J'ai quatorze ans* », son nom pourrait ne rien évoquer. Mais, au contraire ! Non pas parce que la petite maison qui servait de quartier général à l'Amicale qu'il avait fondée en 1971 portait son nom, mais parce que son empreinte était profondément présente à Saint-Joseph.

Dans la grande galerie d'une équipe académique d'exception, son nom nous surveillait. Nous, « les petits », nous écoutions, dans la bouche de nos professeurs, les principes et les valeurs qui l'animaient : le sens de la discipline, l'intégrité et le sérieux dans le travail...

Il ne manquait rien à frère Caporal pour être considéré comme un monument. Et il l'a été. Professeur, directeur... Pionnier, par la suite, dans la création de l'Amicale des Anciens ainsi que de la Fondation éducative de l'institution où il avait, lui-même, été élève...

Sa force, et celle de Saint-Joseph, réside bien là. Des années après leur passage, de centaines de nouveaux élèves sont instruits sur les pas des anciens professeurs et reçoivent des enseignements imprégnés de leurs valeurs qui sont universelles. L'œuvre poursuit ainsi son chemin donnant aux mots « *tradition éducative* » tout son sens...

Tout comme tant d'autres professeurs, frère Caporal faisait, depuis bien longtemps, partie du Panthéon imaginaire de Saint-Joseph. Qu'il y repose, désormais, en paix...

* Ali Türeç
Saint-Joseph, 2007



Habib Zraibi : « Ainsi part une légende »



Durant cette période de coupure, de confinement, nous avons perdu une figure emblématique de Saint-Joseph. Je veux parler du frère Pierre Caporal. Le frère Raymond a passé toute sa vie active à Saint-Joseph, situé à Kadıköy. Il y a d'abord été élève, venant de Saint-Joseph à Izmir, sa ville natale. Après ses études universitaires et lasalliennes et son service militaire, il est revenu à Kadıköy à l'âge de 28 ans et ne l'a quitté qu'à sa retraite, à 66 ans. Il y a été professeur de physique, sous-directeur (on disait alors « inspecteur »), puis directeur. Il était très attaché à son Saint-Joseph. Il a aimé cet établissement et s'est entièrement dévoué pour en faire un phare de l'enseignement et de l'éducation lasallienne, portant chaque élève dans son cœur et dans ses prières. Ses anciens élèves le lui ont bien rendu en montrant tout leur attachement à sa personne et leur tristesse à l'occasion de son départ. Voici quelques témoignages que j'ai reçus :

« Plus qu'une page d'Histoire, une page d'Humanité, un témoin de la rencontre des cultures. »

« Le frère Caporal a une longue histoire comme frère et comme serviteur auprès des jeunes, formateur, éducateur, accompagnateur. On ne compte pas les heures qu'il a passées auprès des jeunes. Il fut un repère pour de nombreux éducateurs et formateurs qui ont su s'enrichir auprès de lui, lui qui savait écouter et conseiller avec justesse. »

« J'ai apprécié à la fois l'homme, le conseiller et le religieux toujours au "Service". Ce sens du service l'aura accompagné toute sa vie durant et il restera pour chacun de ses anciens élèves et pour les éducateurs une référence admirable. »

Ainsi part une légende. Un homme qui a dédié toute sa vie au lycée Saint-Joseph d'Istanbul dont il était devenu le symbole, le visage rigoureux et humaniste.

F. Pierre nous a quittés le dimanche 24 janvier, tranquillement, discrètement. Au cours de l'après-midi, on l'a retrouvé étendu sur son lit. Il a voulu partir sans déranger personne ! Durant les quelques mois qu'il avait passés à la maison de retraite des Frères au Liban, il a su se faire apprécier et aimer de tous. J'ai toujours en tête les pleurs de la physiothérapeute qui le soignait depuis à peine un mois quand je lui ai annoncé son départ. Elle l'avait tellement apprécié qu'elle n'a pas pu retenir ses larmes au téléphone. Qu'il repose en paix et que le Seigneur l'accueille dans son Paradis comme il le mérite, lui qui a toute sa vie servi Dieu à travers les élèves.

* Frère Habib Zraibi
Coordinateur des Établissements
Lasalliens en Turquie

Une personne capable de voir ce qui est invisible

En 1970, quand j'étais élève à Notre-Dame de Sion, il fallait passer des examens pour obtenir son diplôme. Le frère Caporal faisait partie des professeurs qui surveillaient l'un de ces examens. C'était là notre première rencontre. Je ne le connaissais pas, il ne me connaissait pas... Néanmoins, avec son air sérieux, son va-et-vient dans la salle d'examen, son apparence, il y marquait sa présence.

Plus tard, en 1974, j'avais terminé l'université et je voulais travailler sans perdre de temps dans une école francophone. J'ai donc déposé ma candidature dans mon ancienne école, Notre-Dame de Sion. Quelques jours après, j'ai reçu un appel téléphonique de Saint-Joseph : on me convoquait pour un entretien d'embauche. J'ai été très étonnée, mais très heureuse d'apprendre cette nouvelle parce que j'habitais à Moda, non loin de Saint-Joseph... Cela m'amuse énormément quand je me remémore cet entretien : je suis allée voir le directeur avec mon père non francophone. Il nous a accueillis gentiment comme si c'était quelque chose de très naturel... Il posait à mon père des questions diverses sur l'actualité. Pendant près d'une heure, j'ai fait la traduction. Vers la fin de l'entretien, il m'a annoncé que j'étais embauchée. Je l'ai remercié et lui ai dit au revoir. Au moment où il nous raccompagnait vers la sortie du lycée, il s'est mis à parler impeccablement en turc avec mon père... Sur le chemin du retour, j'ai fouillé les tiroirs de ma mémoire pour me rappeler d'où je le connaissais. C'est seulement en rentrant chez moi que j'ai trouvé la réponse : le professeur de la salle d'examen de Notre-Dame de Sion était le directeur de Saint-Joseph...

En 1995, le frère et directeur de Saint-Joseph a pris sa retraite. Grâce à ses qualités, son intelligence, sa gentillesse, son honnêteté, sa façon d'agir dans des moments difficiles, j'ai travaillé avec beaucoup de plaisir à ses côtés. Saint-Joseph était, pour moi, un lieu où je me

sentais en sécurité. J'adorais mes élèves, mon métier, mon école... Ces sentiments me sont très chers et ce n'est pas du tout dû au hasard. C'est sûrement grâce à sa façon d'administrer, avec loyauté et discrétion, son établissement d'éducation.

À partir de 1998, l'année où j'ai pris ma retraite, nous sommes devenus, lui et moi, de très bons amis. Si nous ne nous voyions qu'une fois par an, à la cérémonie de la fête des professeurs, le 24 novembre, nous restions en contact grâce aux e-mails...

Je me souviens, c'était, je crois, la fête des professeurs de l'année 2015, nous étions à table en compagnie de nos anciens collègues. Nous parlions de l'âge, de la vieillesse. Il m'a alors dit en souriant qu'il se demandait de temps en temps si sa veste s'allongeait au cours des ans et qu'il se rendait compte — hélas — que ce n'était pas la veste qui s'allongeait, mais que c'était lui qui rapetissait... Nous avons beaucoup ri ! Quant à moi, je me plaignais de perdre souvent mes lunettes. Il m'a expliqué qu'il passait la moitié de sa journée à perdre ses affaires et l'autre moitié à les chercher... Et il a continué en souriant : « je te le conseille ! Comme ça, on ne s'ennuie jamais ! »

Je suis profondément attristée par sa disparition subite. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive, disait Montaigne... Frère Raymond y est arrivé. Nous, nous continuons à marcher dans le champ de la vie, le cœur plein de respect, d'affection et d'amitié... D'après mes expériences, je sais bien qu'on n'oublie jamais une personne qui vous est très chère. On s'habitue seulement à vivre en son absence avec une plaie de douleur dans le cœur...

Mon très cher frère et directeur, je ne vous dis pas que vous allez me manquer parce que vous continuerez à vivre en moi, en nous. Reposez en paix.

* Yasemin Kaya
Professeure de français au lycée Saint-Joseph, 1974
Sous-directrice au lycée Saint-Joseph, 1995-1998



Bon Hulusi Körsütlü 1967 yılında Saint-Joseph'ü firdim. 1976'da mezun oldum.
Frère Caporal devince okulumda öncelikli olarak dersleri takip bir kişiye gelmekte... Dört kez beni analiz etti, benim için okulumda kalan birisi olarak beni seçti.
Benim en önemlisi, 24 Eylül 1980'de mezun olduğumda okulumda danışman ve öğretmen olarak görevlendirildi. Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Sonrasında okulumda çalışırken 24,5 yıl boyunca -özellikle 88-91 arası - okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Zira benim için okulumda çalışırken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Zira benim için okulumda çalışırken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.

Ben de çok sevdiğim arkadaşlarımın arkadaşlığında kendimi arıyorum. Telefona şükranlarını birer birer gönderdim. Arayanlar, kendisine teşekkürleri. Sonra benim arkadaşlığımı söylediler. Kendisi okulumda Caporal'e benim arkadaşlığımı söylediler. Benim için okulumda çalışırken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Zira benim için okulumda çalışırken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.
Okulumun geleceğini düşünürken beni bir şey için almıştı, kendisi için seçti.

Marc M. Buker : « Être dignes de lui »

Peu de personnalités ont autant marqué leur école, peu d'éducateurs ont autant incarné les valeurs de leur établissement et peu d'Hommes ont autant influencé des générations de jeunes gens. Le frère Raymond est ce visage qu'on associera éternellement à notre école, à nos cahiers de classe, à notre communauté, à la statue même de ce Saint-Joseph qui accueille tout un chacun dans une terre de cultures multiples, depuis maintenant des siècles. Qui a étudié dans ces bâtiments, qui a couru dans ces « Quartiers », qui a compté ces « carreaux » est porteur en soi d'une parcelle de ce miracle nommé Pierre Caporal, à la fois matrice, guide et inspiration.



Il est vertigineux de penser qu'un seul homme ait pu façonner une grande moitié de l'histoire d'un lycée mondialement connu, haut de 150 ans, en y étant à la fois élève, enseignant, directeur, fondateur de l'association des anciens élèves, initiateur de la fondation et bienfaiteur. Et tout cela sans ostentation, mais avec simplicité, intelligence, rigueur, tolérance, humanisme, bienveillance et patience. Imaginons un instant toutes les crises de l'Histoire (grand H !) pendant des décennies à l'extérieur des murs d'enceinte de l'école que cet homme a pu expérimenter alors que, au même moment, il perpétuait cet « esprit de Saint-Joseph » à l'intérieur. Comment ? Comment cet homme, descendant d'une grande famille, qui aurait pu choisir une autre voie loin du désintéressement et du don de soi, a-t-il choisi la dévotion à son école ? Comment cet homme qui a tant dirigé, transformé, créé, a-t-il constamment choisi la discrétion, plutôt que l'apparat ? Comment cet homme, qui savait tant, a-t-il pu être à ce point patient, disponible, tolérant, pédagogue pour dispenser sa science à ses élèves ? Comment cet homme a-t-il pu toujours trouver la juste distance pour être, à chaque âge, tout à la fois enseignant, directeur, ami et compagnon ?

C'est que ce saint homme a continuellement mis sa foi au service de son idéal, a construit patiemment un chef-d'œuvre en adaptant sa spiritualité à une terre d'exception... pour en faire jaillir une synthèse idéale : cet « esprit de Saint-Joseph » pour comprendre et façonner un monde qui bouge, hier, aujourd'hui et demain. Cet idéal, gravé dans son cœur, qui revit maintenant dans celui de chaque ancien élève. Qu'il repose en paix, dans son lit de Lumière ! C'est à présent à nous, communauté d'éducateurs et d'anciens, de continuer l'œuvre qu'il nous a transmise. Et c'est comme si, en pédagogue d'exception comme on l'a connu, il nous laissait un dernier devoir en partant, avec sourire et exigence. Une immense tâche en forme de défi, beaucoup plus difficile qu'un problème de physique : être dignes de lui. Frère Caporal, MERCI !

* Marc M. Buker
Saint-Joseph, 1985
Président de l'UNION des Anciens Élèves des Écoles
Françaises de Turquie

Ahmet Yanıkoğlu : « C'est à travers cette image de "saint" que je me souviendrai du frère Raymond »

En tant qu'ancien élève ayant intégré Saint-Joseph en 1975 et en ayant été diplômé en 1983, la figure du frère Raymond a croisé mon chemin à plusieurs reprises, de manières différentes. Dans mon esprit, le rôle qui était le sien, celui de gardien de l'école au nom de l'institution dont elle dépend, avait été déformé en celui de « propriétaire de l'école ». À vrai dire, ce titre, à propos d'une école si prestigieuse que j'intégrais encore enfant, lui convenait comme un gant, lui dont j'admirais la posture, l'élégance et le style chaque fois que je le croisais.

J'avais intégré une école française donc, et c'était là ma première rencontre avec une culture étrangère. J'ai tout d'abord connu le frère Raymond en sa qualité de directeur français, et partant, de représentant de cette culture française dans laquelle je tâchais de me fondre en m'habituant à ce que l'on m'appelle par mon nom de famille, aux cours de calligraphie ou à jouer au volley-ball pendant les récréations. Je ne m'en souviens pas avec exactitude, mais il m'a probablement fallu patienter jusqu'en classe de quatrième ou de troisième pour me rendre compte qu'il était un membre de ce pays, où il était né et où il avait grandi, qu'il parlait turc. En somme, qu'il était à la fois l'un des nôtres tout en étant légèrement différent.

Cette figure que je ne connaissais que de loin, pour l'apercevoir de temps à autre,



mais dont j'avais déjà cerné l'aura, prit pour moi un autre aspect lorsqu'elle m'apparut sous son apparence de professeur de physique. Nous étions alors lycéens, des choses avaient changé. Nous avions certains cours importants, que le directeur de l'école dispensait. Sous l'effet de l'importance qu'accorde un jeune prétendant à l'ingénierie à ses cours de physique, frère Raymond m'apparut alors comme une nouvelle figure, symbolisant désormais le passage de l'enfance à la jeunesse, les premiers pas de celui qui souhaite envisager son futur, assumer des responsabilités avec plus de sérieux.

Je me souviens comme si c'était hier de son apparence lors d'un TP de physique en classe de seconde ou de première. Je ne sais pas si c'est toujours le cas, mais à notre époque, le laboratoire de phy-

sique était un endroit mystérieux. Avec ses rangs disposés en amphithéâtre, sa longue table de manipulation trônant en son centre, son atmosphère de pénombre trahissant un long passé ainsi qu'avec ses outils et appareils disposés çà et là, il me donnait cette sensation grisante d'être, dans un endroit à part, le témoin de phénomènes physiques extraordinaires. Par cette manipulation, le frère Raymond s'appropriait à nous montrer comment un tube fluorescent placé dans un champ électromagnétique reçoit de l'énergie et brille sans être connecté à quelque câble que ce soit. Quant à nous, nous le regardions mettre en place le mécanisme en nous demandant, sans parvenir à le deviner, ce à quoi nous serions bientôt confrontés. Enfin, les préparatifs s'achevèrent et il éteignit la lumière. Le laboratoire, déjà sombre en temps nor-

mal, fut plongé pour de bon dans l'obscurité. Alors que, saisis d'étonnement, nous tentions de nous adresser quelques mots, il enclencha le bouton et se mit à agiter la lampe fluorescente ronde qu'il tenait dans la main au-dessus de la paillasse. Sous nos yeux ébahis, la lampe se mit à briller d'une lumière blanche, donnant au laboratoire un aspect tout à fait effrayant. Il était lui-même bien conscient de l'effet dramatique et de notre profonde surprise. On pouvait lire sur son visage son bonheur lorsque, par une expérience couronnée de succès, il suscitait l'effarement et la curiosité des jeunes gens qu'il avait en face de lui. Il compléta ce drame par un dernier acte, en plaçant la lampe derrière sa tête et en accompagnant ce geste d'un long son guttural rappelant celui d'un orgue. Cette figure de « Saint-Raymond », apparue à la faveur de cette clarté, comme une auréole, entourant la silhouette de son visage demeuré dans l'ombre, provoqua notre hilarité, mais laissa surtout sa trace dans notre mémoire.

C'est surtout à travers cette image de « saint » que je me souviendrai du frère Raymond. Je lui serai toujours reconnaissant pour nous avoir, directement et indirectement, permis de vivre ces belles années sous sa direction.

Qu'il repose en paix, comme le font les saints.

* Ahmet Yanıkoğlu
Caffè Nero, CEO, 1983

Portrait d'un enseignant doué et consciencieux

1969. Nos 17 ans. La jeunesse et le printemps jaillissaient ensemble. Après l'école secondaire, le programme chargé et apparemment difficile du lycée nous avait considérablement fatigués, mais nous étions heureux de l'arrivée des grandes vacances. En fait, c'était un beau rêve.

1963 : mon premier étonnement, ce fut les marrons qui envahissaient la cour du petit quartier. Je n'avais jamais vu autant de marrons en un seul lieu durant ces jours de nos premières rencontres timides où nous étions encore des gosses portant des culottes courtes. Les cinq premières années de pensionnat — qui furent assez strictes sous l'inspection des Frères lasalliens — nous paraissaient longues comme un siècle. Marcher sur le troisième carreau sans le dépasser, recevoir des carnets hebdomadaires avec des récompenses et punitions, jouer au volley-ball, au basket-ball, à la raquette, au bouclier et au fameux « Makria Yaidoura » pour les pensionnaires durant la dernière récréation de la journée, après le diner. Ce train de vie dur, mais amusant nous a amenés à établir une fraternité solide entre nous.



La vie du lycée était assez différente.

Nous étions toujours pensionnaires, mais, durant l'automne 1968, notre famille scolaire a soudain augmenté d'un tiers avec l'arrivée de nouveaux élèves provenant des écoles secondaires de Saint-Joseph d'Izmir et de Saint-Michel d'Istanbul. Ainsi, la 9^{ème} C devint la classe la plus difficile de toute l'école et personne ne savait comment une bande de coquins avait pu se retrouver dans une même classe. C'était une pure coïncidence.

À Paris, c'était la révolte de la génération 68 avec les étudiants de Paris-Nanterre et de la Sorbonne. Chez nous, ces nouvelles arrivées turbulentes et la diminution de la discipline des frères au sein du lycée avaient aussi créé un climat de liberté incroyable. Cette atmosphère a causé inévitablement des mouvements de protestations envers les enseignants qui ont, pour leur part, déposé des plaintes auprès de la direction. Finalement, le frère Raymond, le directeur de l'école, mais aussi le responsable de notre classe et notre professeur de physique, fut obligé d'intervenir. Un jour où nous avions tant chahuté que l'enseignant avait fini par quitter la classe, le frère Raymond est apparu avec un petit sourire au coin des lèvres et nous a annoncé la nouvelle : nous étions tous invités à rejoindre une fête de l'école samedi prochain, un jour férié, évidemment pour une retenue obligatoire. Nous avons alors probablement écrit cent mille fois la phrase « je n'embê-

terai plus mes professeurs », mais également fait des multiplications et divisions avec au moins dix chiffres.



Ce fut des jours difficiles, car la fin de l'année scolaire s'approchait, et le pire était inévitable. Un jour, frère Raymond nous a présenté le tableau catastrophique des élèves qui s'approchaient ou avaient atteint le seuil d'échec en classe. Je faisais partie de ceux-ci. J'avais sept matières en dessous du seuil « passable ». Parmi elles : la physique. J'ai demandé à ma mère d'aller au lycée pour négocier avec mes professeurs. Frère Raymond m'a offert une dernière chance en annonçant qu'il organiserait un examen de sauvetage, et en ajoutant que, si j'étais en mesure de répondre correctement à toutes les questions, il m'accorderait la note de passage. Maman m'a prié de bien travailler pendant les deux dernières semaines de l'année scolaire et de saisir cette chance. Je l'ai fait. J'ai récupéré mon retard dans deux des sept matières, et la physique devint un atout pour ma réussite finale. Quand le jour de

l'examen fut arrivé, j'étais vraiment très angoissé. Assis dans la salle, j'essayais de deviner l'issue fatale. Les feuilles de questions, imprimées en caractères violets et dégageant le parfum vertigineux du duplicateur, ont été déposées sur nos tables. Soudain, la fraîcheur de l'odeur d'encre à base d'alcool m'a soulagée. Frère Raymond nous a alors expliqué qu'il y avait quatre questions sur les feuilles, mais que nous devions prendre la responsabilité de n'en choisir que trois. Cela faisait deux semaines que frère Raymond avait prévenu ma mère que je n'aurai qu'une seule chance et qu'il faudrait que je réponde à toutes les questions. C'est ce que j'ai fait. J'ai répondu aux quatre questions. Et mes quatre réponses furent justes.

Natif d'Izmir, frère Raymond descendait d'une famille levantine représentant le tabac Caporal. D'où, probablement, le nom de famille de frère Raymond. Caporal, le fameux tabac brun séché à l'air. « Vizir » et « Levant », de qualité supérieure, exportés pour les pipes, les cigarettes roulées, et utilisés dans la production des Gauloises et des Gitanes. Pierre Caporal fut élève au collège Saint-Joseph d'Izmir et d'Istanbul. En ce sens, il était certainement notre frère aîné au sein de cette institution. C'est peut-être ce sentiment qui a nourri la source de son caractère chaleureux avec nous, ses élèves, ses petits frères de son propre collège.

* Ragıp Şevket Erten
Lycée Saint-Joseph, 1963 - 1972
Économiste, MBA



Dr. Göknur
Gündoğan

Semril, Fulya ve José sizleri kısaca tanıyabilir miyiz?

Fulya: Triowinmakers'ın 3 önoloğundan biriyim. Şaraba merakım ailemden geliyor. Annem Ege'li ve doğduğu köyde insanlar evlerinde şarap yaparlar. Hemen hemen herkesin bağı vardır. Benim ilk tanıştığım içkiler şarap. Gıda mühendisliği eğitimim boyunca hep şarapla ilgilendim ki Çukurova Üniversitesi bunun için en uygun yerdir. Mezun olduktan sonra 2 sene Türkiye'de şarap sektöründe çalıştım ve bu sırada önolog olmaya karar verdim. 2007 de önoloji eğitimi almak için Bordeaux'ya gittim ve ISVV'de DNO programını tamamlayarak önolog oldum.



Fulya Akıncı

José: Ziraat mühendisliğini meslek olarak seçme sebebim, duvarların dışında, her zaman doğada olabilmeye şansım olmasıydı. Bağlara olan düşkünlüğüm üniversite yıllarında başladı. Şarapsa bana seyahat etme ve böylece farklı dünyalar tanıma şansı verdiği için ilgimi çekiyordu. İspanya'da Ziraat mühendisliği okurken, bir hasat döneminde Fransa'ya çalışmaya gittim, böylece şarap bir daha çıkmamak üzere hayatıma girdi. 2009 yılında önoloji eğitimini tamamladıktan sonra birçok farklı ülkeye seyahat etme ve çalışma şansım oldu. 2012'den beri Çin'de danışmanlık yapıyorum ve 2014'ten bu yana Türkiye'deyim.

Semril: Amatör şarap tüketicisi olmam dışında tam anlamıyla şarap kültürüne olan ilgim Gıda mühendisliği eğitimim sırasında üniversite yıllarında başladı. Okulun butik şaraphanesinde gönüllü işçilik kariyerim sonrası, 2003 yılında stajımı şarap sektöründe yaparak en büyük hobimi işim haline getiren şanslı insanlardanım. 2010 yılında edindiğim tecrübeleri bilimsel temellere oturtmak, daha zayıf kaldığım bağcılık alanında da bilgi ve tecrübe kazanabilmek için Montpellier SupAgro DNO programına katıldım. Ardından Türkiye ve dünyanın farklı bölgelerinde vintage winemakerlık yaparak yeni teruarlar ve yeni şarap insanları tanıyarak daha da zenginleştim. 2016 yılından itibaren Triowinmakers ile Türkiye'nin farklı bölgelerinde şarapçılık ve bağcılık danışmanlığı vererek yoluma devam ediyorum.

Üçünüz de winemaker (şarap yapımcısı) sınızdır, peki yollarınız nasıl keşişti?

TRIO Winemakers kurucuları; Fulya Akıncı, Jose Hernandez ve Semril Zorlu ile söyleşi

Anadolu Şarapları için mükemmeli istemek

Fulya: Jose ile Bordeaux'da önoloji okurken tanıştık. Üniversiteden sonra birçok ülkeye birlikte seyahat ettik, bağlarda ve şarap yapımında çalıştık. Ben 6 yıl sonunda yani 2013'te tekrar Türkiye'ye döndüm. Kısa bir süre sonra da José geldi ve birlikte bağcılık ve şarapçılık üzerine danışmanlık vermeye başladık ve 8 senedir de buna devam ediyoruz. Semril ile Çukurova Üniversitesi'nden tanışıyoruz, yani 20 yıldır arkadaşız. Mezun olduktan sonra bir süre birlikte çalıştık. Yurtdışındayken de hiçbir zaman bağımız kopmamıştı. Türkiye'de danışmanlık yapmaya başladıktan bir süre sonra Semril de yurtdışından döndü ve yolumuza birlikte devam etmeye karar verdik.

Bu meslekte gerçekten birlikten kuvvet doğuyor mu? Yoksa beraber hareket etmek/karar almak bazen çok mu zor?

Birlikten kuvvet doğuyor tabii ki. Fakat önoloji her ne kadar belirli gerçeklikler üzerine kurulu olsa da işin içinde her zaman önoloğün yaratıcılığı var. Bu olmazsa zaten işin ruhu olmaz. 3 önolog olarak beraber hareket etmek ve karar almak kolay olmuyor bu anlamda. Bunun zorluklarını aşabilmek için iyi bir organizasyona ihtiyaç var. Bizim çalışma sistemimiz bu organizasyon üzerine kurulu. Her zaman önemli kararları birlikte alıyoruz, tadımları birlikte yapıyoruz fakat her önolog kendi sorumlu olduğu şarabı yaratıyor.

Hepinizin birçok yurtdışı deneyimi var, ama son derece sınırlı bir sektör sahası olmasına rağmen, Türkiye'de çalışmayı seçtiniz. Neden?



Jose Hernandez

Dünya'nın birçok farklı şarap bölgesinde çalıştık. Birbirinden güzel deneyimlerdi bunlar ve her birinde tekrar aynı hevesle çalışabiliriz. Zaten halen yurt dışında da farklı projeler devam etmekte. Anadolu, şarap kültürünün doğduğu topraklar fakat maalesef yakın tarihe kadar uzunca bir uyku döneminde idi. Ve bu nedenle bilgi, tecrübe ve çeşit zenginliğimizden büyük kayıplar verdik. Son yıllarda kültürel mirasımızı yeniden keşfediyoruz. Yabancı üzüm çeşitlerinin, doğru bağcılık uygulamaları ve uygun teruarlara adapte edilerek dünya standartlarında başarılı örnekler veriyor olması çok önemli. Yine farklı önolojik yaklaşımlarla ve doğru bağcılık yöntemleriyle yerel çeşitlerin şahsına münhasır karakterleriyle yüksek kalite ürün potansiyellerinin ortaya çıkarılabiliyor

olması heyecan verici. Biz, özellikle yerel üzüm çeşitleriyle dünya piyasasında kendisine yer bulacak şaraplar yapabilecek olmanın çekiciliğiyle döndük diyebiliriz. Potansiyel zenginliğimizi tekrar kazanma yolunda, sınırları aşacak şaraplar yaratma hedefinde rol alabilme heyecanı da diyebiliriz.

Türkiye'nin en ilginç teruarları sizce hangileri?

Bölge şartlarına uygun, kaliteli şarap üretimini hedefleyen bağcılık ve önoloji yöntemlerini kullandığımızda, birbirinden farklı teruarlarda, aynı üzüm çeşidinden farklı karakterlerde ama yüksek kalite potansiyeli olan şaraplar üretebiliyoruz. Türkiye'nin doğusundan batısına aynı üzüm çeşidinin yarattığı farklı şarapları deneyimleyebilmek, birçok yabancı çeşidi çok iyi adapte edebileceğimiz bölgeler keşfetmek ve sayısız yerel üzüm çeşidiyle çalışmak bizim için çok değerli. Bütün bunlar bu farklı "teruarlar" sayesinde olabiliyor ve hepsi birbirinden ilginç. En ilginç diye gösterebileceğimiz bir teruar seçmek zor fakat; birkaç örnek vermek gerekirse; Kapadokya bölgesinin yüksek rakımlı volkanik beyaz topraklarından üretilen zarif şaraplar; İç Ege Güney bölgesinin killi kireçli derin topraklarından gelen yıllandırma potansiyeli yüksek güçlü şarapları, Diyarbakır'ın fakir yamaçlarında çetin doğa şartlarında asırlık bağlardan gelen Boğazkere, aynı çeşidin Ege bölgesinin deniz esintili yumuşak iklimine olan uyumu, Trakya bölgesinin apayrı mezoklimalarından gelen diri asiditeli güçlü beyazları ve kırmızıları...

Ve tüm bunların yanı sıra henüz keşfedilmemiş veya yeniden keşfedilecek, kaybolmaya yüz tutmuş birçok yerel çeşidin yetiştiği bölgeler.

Peki ya üzümler? Üzümler konusunda çalışmayı sevdiğiniz yabancı ve yerli üç favori üzümünüzü öğrenebilir miyiz?

SEMRİL: ayırmak çok zor, bölgeye göre değişebiliyor. Öküzgözü, Boğazkere, Emir, Cabernet Franc, Syrah, Chenin Blanc

FULYA: Sultaniye, Boğazkere, Kalecik Karası - Sauvignon Blanc, Cabernet Sauvignon, Albarino

JOSE: Boğazkere, Kalecik Karası, Emir-Sauvignon Blanc, Riesling, Tempranillo.



Semril Zorlu



Triowinmakers ekibi Bordeaux'da bir etkinlikte

50 Association
ANS des œnologues de Bordeaux

Winemaker/Önolog mesleklerinin geleceğini nerede konumlandırıyorsunuz? Bu alan nereye doğru evriliyor?

Herkes hobi olarak şarap yapabilir ve yarattığı şarabı yudumlarırken büyük keyif alır. Fakat konu profesyonel anlamda şarap yaparsa, orada önoloji bilimi devreye giriyor. Önoloji; biyoloji, mikrobiyoloji, kimya, jeoloji, ziraat ve daha birçok disiplini bünyesinde barındıran bir bilim. Sürekli gelişen ve yenilenen bir teknolojinin eşlik ettiği, sürekli takip edip kendinizi geliştirmek zorunda olduğunuz bir sektör. Global iklim değişikliği ile alışlagelmiş yöntemleri mevcut koşullara adapte etmek gerekiyor. Teruar özelliklerine uygun bağcılık yöntemleriyle beraber şaraphanede de yeni teknolojik gelişmeleri takip ederek yenilikçi önolojik uygulamalara daha fazla yer vermek gerekiyor.

Ülkemizdeki duruma değinmek gerekirse, Bağcılık&Şarapçılık konusunda Anadolu çok köklü bir kültüre sahip. Fakat günümüzde uygulamalar çoğunlukla sofralık üzüm üretimi üzerine kurulu. İnsanları alışkın oldukları uygulamalardan vazgeçirmek, alışkanlıklarını değiştirmek ve farklı bir disiplin kazandırmak gerekiyor. Şarap yapımında da, çoğunlukla, "tarifi olan bir yemek" gibi düşünme eğilimi var. Halbuki teruar özelliklerine ve rekolte etkilerine göre her yılın gerekliliği farklılaşıyor ve uygulamalar değişebiliyor. Şarap üretimi de şarabın kendisi gibi yaşayan, değişen, dinamikleri farklılaşan bir sektör. Ülkemizde şarapçılık sektörünün potansiyeli yüksek. Özellikle son yıllarda hızla gelişen üretim ve kalite yükselişi bunun bir kanıtı. Profesyoneller iyi işler ortaya çıkardıkça, daha çok insanın bu mesleği tanıyacağını, anlayacağını ve saygı duymaya başlayacağını düşünüyorum.

Bildiğim kadarıyla, sauvignon blanc ve cabernet sauvignon üzümlerinden, TrioWinemakers olarak kendi markanız altında iki başarılı ürün çıkardınız. Şimdi sırada ne var, 2020 rekoltesinde aynı üzümlerle devam mı, yoksa yeni denemeler mi söz konusu?

2020 yılının kendi bağlarımız üzerine etkisi bizi çok tatmin etmedi ve rekolte atlamayı tercih ettik. Ancak projemiz elbette devam ediyor, önümüzdeki sezonlarda yeni denemeler ve farklı sürprizler gelebilir.